ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS, ci-dev. Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.



CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER,

homme de Lettres,

Né à Villers-Cotterets, le 13 mars 1761.

Peint par J. Ducreux. *Gravé par C. E. Gaucher.*

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIERE ÉDITION.

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire,
Rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

IX — 1801.



A ÉMILIE.

ÉCHAPPÉ des fers de Thémis,
chez Pomone libre et tranquille,
j'étais au sein de mes amis;
mais mon cœur était à la ville.

J'éprouvais, durant ces beaux jours
filés par la mélancolie,
qu'il n'est avec vous, Emilie,
point de vacances en amours :
et, pour calmer la violence
du feu qui brûlait dans mon sein,
je dessinais en votre absence,
attendant ma convalescence,
le portrait de mon médecin.

Mais, privé du modèle aimable
dont je crayonnais les beautés,
j'empruntais celles de la fable
pour peindre vos réalités :
or, à vos graces naturelles,
en ajoutant les attributs,
ou de Minerve ou de Vénus,
ou bien des autres immortelles,
je m'attribuais en retour,
près d'elles, dans chaque aventure,
le rôle des Dieux tour à tour,
excepté celui de Mercure.

Ainsi, j'avoûrai qu'en secret
j'avais souvent plus d'intérêt
que vous dans la métamorphose;
car le premier bien des amours

l'illusion était toujours
le prix de votre apothéose.

Des amants tel est le bonheur.
L'amitié seule véritable
est l'histoire de notre cœur,
et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps,
si vous aviez voulu m'en croire,
nous aurions, par nos sentiments,
mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant, daignez accueillir
ces écrits que la négligence
a, sous les yeux de l'indulgence,
griffonnés pour vous les offrir.

Si, par un arrêt, la satire,

dès le berceau vient à proscrire
ces enfants de la liberté
qui vous ont déjà fait sourire,
des traits de leur naïveté,
loin que ce revers me confonde,
je dirai: l'amour m'abusait;
j'ai cru, lorsque l'on vous plaisait,
qu'on devait plaire à tout le monde.

AVERTISSEMENT.

J'offre au public l'édition complète de mes lettres sur les principaux sujets de la Mythologie. Je pourrais étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant dans tous ses détails le chaos de l'histoire fabuleuse ; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin la Fontaine :

« Loin d'épuiser une matière,
» on n'en doit prendre que la fleur. »

J'ai profité, avec reconnaissance, des observations de la critique, pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables (1). J'ai fait surtout disparaître un grand nombre de ces

(1) Telles que l'histoire de Phaëton, seconde Partie, et quelques autres passages non moins essentiels.

négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

Je me propose de parler incessamment des héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabuleuse, moitié véritable, est, pour ainsi dire, la transition de la Fable à l'Histoire.

Dans cette nouvelle carrière, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils. Ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
les talents, enfants du génie,
et, d'un regard, donnez la vie
aux arts que vous encouragez;
esprits heureux, qui mélangez
la toilette, la politique,
les vapeurs, la métaphysique,
et la morale et les chansons;
docteurs, qui donnez des leçons
d'amour, de vertu, de folie,
de mode et de philosophie,
daignez accueillir les essais
d'une Muse encore novice,
qui, d'un sourire ou d'un caprice,
attend sa chûte ou son succès.
L'ouvrage qu'elle vous dédie
est peut-être un peu moins que rien;
cependant il vous appartient,
puisqu'il est une fantaisie.

PREFACE.

Si vous trouvez dans ces écrits,
ces traits, cette grace ingénue,
cette fraîcheur de coloris
qui parent la vérité nue,
c'est à vous que je les ai pris,
à vous que je les restitue;
mais si j'ai fait en vain l'effort
d'apprendre chez vous l'art de plaire,
ce qui paraîtra bien plus fort,
j'apprendrai celui de me taire.

LETTRES

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des Dieux de la Fable,

Permettez que la poésie
s'entremêle dans mes discours ;
car de la Fable elle est l'amie,
et l'interprète des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle

vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous? C'est la faute de votre esprit et de votre figure, et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.

Telle femme, jadis fraîche comme Emilie,
qu'obsédaient les soupirs et les vœux des amants,
voudrait bien s'amuser encor de temps en temps
de ce qui l'ennuyait quand elle était jolie.

Les Dieux dont je vais vous parler, ne sont que les Dieux de la première classe(1), qui ont joui d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup d'autres (2) dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle, en comparaison de celui des anciens.

---

(1) *Dii majores.*

(2) *Dii minimi.*

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le Ciel est-il le plus ancien des Dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux héros, tel que Jupiter et Bacchus; ensuite aux vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion.

Lorsqu'autrefois les Titans se liguèrent,
pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
les généraux qu'ils se donnèrent
n'étaient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étaient le superbe Encelade,
qui, pour soutenir l'escalade,
lançait des rochers monstrueux;
le redoutable Briarée,
armé de cent bras vigoureux;
et l'épouvantable Tiphée,
demi-homme, demi-serpent,
dont le front atteignait le séjour du tonnerre,
tandis que sa queue, en rampant,
sous ses replis nombreux faisait trembler la terre.

A l'aspect de ces Messieurs, voilà toutes les Déesses tombées en syncope. Les

Dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement, et courent se cacher en Égypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodilles,
plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles (1),
en arbres, fleurs, poissons, ET CÆTERA.
L'Egyptien humblement adora,
depuis ce temps, tout ce qui l'entoura;
et, dévotement imbécille,
interrogeant le Nil d'un regard curieux,
à deux genoux, crut voir les Dieux
nager incognito sous son onde tranquille,
croître, fleurir au milieu des vergers,
et, tous les ans, peupler ses potagers.

Ainsi, le nombre des Dieux habitants de la terre, surpassa bientôt celui des habitants de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça dans le pre-

---

(1) On sait que les Egyptiens adoraient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

mier les dieux suprêmes ; dans le second, les dieux subalternes ; dans le troisième, les demi-dieux ; et dans le quatrième, les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze, pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant,
d'abord le maître du tonnerre,
mouchant trois fois, trois fois toussant,
débite, d'un air imposant,
un beau rapport qu'il a fait faire
par Apollon, son secrétaire;
puis Junon, d'un ton aigre-doux,
le contredit à l'ordinaire.
Alors, Neptune, son beau-frère,
racommode les deux époux.
Vesta, leur commune grand'mère,
veut opiner. Mars la fait taire,
et d'un seul mot sabre l'affaire.....
Moins tranchant et plus réfléchi,
d'un ton plus grave et plus mûri,
Vulcain rompt enfin le silence;
mais Vénus, avec nonchalance,

s'écrie : « Ah ! grace, s'il vous plaît!
» un mari voit, entend, se tait,
» et s'en tient au droit de présence ; »
puis, d'un regard de complaisance
flattant Jupin, dicte l'arrêt
que Mercure écrit tout d'un trait,
et qu'ils avaient dressé d'avance.
Diane murmure en secret ;
Cérès rougit d'impatience,
tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre, telles que le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des Dieux, pour d'excellentes raisons, sans doute, car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande ; car cette reine est d'un caractère fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule, cette bonne Vesta, qui radote, et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain

des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup d'inconséquences dans mes lettres; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La Fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes, dont l'esprit n'est jamais plus aimable, que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

> Pour vous lorsque l'on écrit,
> en commençant le volume,
> le cœur égare l'esprit,
> l'esprit égare la plume.

LETTRE II.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici :

La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or, Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
éclairé, subtil, et profond,
faire comme ces Messieurs font,

c'est-à-dire, suivre à la piste
la fabuleuse antiquité;
et vous créer, à l'improviste,
des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle, à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le mariant avec Rhée. En conséquence celle-ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybèle, comme nouvelle dame de la terre; ce qui, depuis, l'a fait confondre avec Vesta sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille : aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à peu près le même. On les représente cependant d'une manière différente.

Cybèle la douairière, assise gravement,
garde toujours sévèrement

son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapitaux,
et dans sa main sont les trousseaux,
des clés de tous les vieux châteaux.

Toujours fraîche, toujours plus belle,
la jeune et féconde Cybèle
à sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
et parcourt ses états dans un leste équipage;
deux superbes lions en forment l'attelage;
les Nymphes dansent à l'entour.
L'aimable Déité voyage
sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
dorment à ses côtés. Cérès, Flore et Pomone,
pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
tandis que, caressant les trésors de son sein,
Zéphyre, du bout de ses ailes,
découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portait s'arrêta tout à coup à l'embouchure du Tibre. Aussitôt une certaine Claudia, dont l'honneur était fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisants, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte

prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite Déesse, que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la Déesse du feu et de la virginité ; ce qui paraît contradictoire à quelques jeunes physiciens.

A Rome, on entretenait dans son temple une flamme immortelle. Si, par malheur, elle venait à s'éteindre, tout le peuple faisait des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvait la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir était confié aux Vestales :

ces prêtresses faisaient voeu de virginité ; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,
dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,
du feu sacré qui sous leurs mains brûlait,
plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant, malheur à celles qui violaient leur voeu ! elles étaient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
les bourreaux s'étonnaient de répandre des larmes ;
les juges frémissaient ; le peuple, avec horreur,
écoutait les longs cris de ces tendres victimes.....
Ah ! si les sentiments de l'amour sont des crimes,
dieux cruels ! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur?

Adieu, belle Emilie ; je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres Vestales m'ont rendu l'ame un peu triste. Adieu :

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
je ne donnerais pas pour un an de gaîté,
un jour de ma mélancolie.

LETTRE III.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfants. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui était la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, était l'héritier présomptif du trône.

Saturne, son cadet, ne pouvait prétendre à la royauté. Cybèle en était au désespoir; et vous sentez le motif de son ambition :

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
à mettre au rang des rois l'objet que l'on adore :
et s'il était un rang plus éclatant encore,
ce serait là celui que le cœur choisirait.

L'ambitieuse Cybèle usant donc de l'empire qu'elle avait sur Vesta, lui persuada qu'il fallait que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse; et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône à Saturne; mais ce fut à condition que celui-ci n'éleverait aucun enfant mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfants de Titan. Saturne accepta cette condition; et, pour l'observer, il avalait, en naissant, tous les enfants mâles que sa femme lui donnait.

Mais, voyant qu'il était bon homme,
la jeune Cybèle, un beau jour,
à son appétit fit un tour
assez plaisant, et voici comme :

Etant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avait la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il fallait

qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux ; car, à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrètement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il était déja grand, lorsque Titan son oncle le découvrit.

Aussitôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare : mais Jupiter lui échappe, et quelques années après le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parents. Bientôt Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour lui-même la valeur et l'ambition de son libérateur, lui dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe ; alors le Dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays latin, où régnait Janus.

Là, de roi qu'il était, il se fit laboureur,
et sous le chaume enfin, il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
ensemença la terre, et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
vaut bien, ô mes amis! l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture, que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux de la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue: c'est l'emblême de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce Dieu passa en Italie, fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
de l'innocence et de la bonhomie,
où la Franchise et la noble Equité
avaient encor un temple en Normandie;
où l'on disait toujours la vérité;
où la Gascogne était inhabitée;
où la beauté n'était jamais fardée;
où l'on n'avait ni le lait virginal,
ni blanc, ni noir, ni rouge végétal;

où

N.º 1.



„ Saturne fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
„ Vaut bien, ô mes amis, l'honneur d'être adoré.

Monnet del. P. Audouin Sculp.

où décemment l'on n'était point volage ;
où chaque amant heureux était discret ;
où, sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait,
au fond du cœur on conservait l'image ;
où la Concorde, et l'Hymen, et l'Amour,
paisiblement faisaient ménage ensemble.
Siècles heureux, reviendrez-vous un jour ?
Le mal revient fort souvent, ce me semble ;
le bien lui seul passe-t-il sans retour ?

C'est en mémoire de ce temps, que tous les ans, au mois de septembre, on célébrait à Rome les SATURNALES. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité, qui, jadis, avaient uni les hommes, on renversait l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on aurait vu

La charité régner chez les petits collets,
la fraternité chez les Moines,
les maîtres servir leurs valets,
les gouvernantes leurs Chanoines.

Enfin on s'envoyait des présents de toutes parts, pour marquer que tous les

biens étaient communs sous le règne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce Dieu, que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste, ait souffert qu'on lui sacrifiât des victimes humaines, et qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita le commerce, en inventant la monnaie. Celle qu'il fit frapper, représentait d'un côté un vaisseau, symbole du commerce qu'il avait établi, et de l'autre un homme à deux têtes : c'était le portrait du roi Janus.

Ce prince avait accueilli Saturne, pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le Dieu lui donna la connaissance du passé, et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentait Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il était le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenait, de la main droite, une clé, pour marquer qu'il ouvrait l'année, et de la gauche une baguette, comme présidant aux Augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent, à cette occasion, un temple, dans lequel il y avait douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple était toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus,
depuis mille ans se font la guerre;
mais qu'enfin vous allez leur faire
fermer le temple de Janus.

LETTRE IV.

JUPITER, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète. Les nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
ces membres délicats, et ces débiles mains,
qui, dans la suite, terrassèrent
le peuple de Titans, et ses fiers souverains.
Du jeune Dieu, les Jeux et l'Innocence,
et la Gaîté, compagne de l'enfance,
composaient la naissante cour.
L'heureuse Paix habitait ce séjour;
les Aquilons en respectaient l'asyle.
Au règne tranquille du jour
succédait une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
le murmure des eaux, le doux calme des airs,
les Nymphes en silence, et le tendre Zéphire,
dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
annonçaient le repos du roi de l'univers.

Cependant, lorsque ses premières dents

commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appelait Corybantes, inventèrent une sorte de danse appelée DACTYLE, dans laquelle ils s'entre-frappaient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchait Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'appaisait encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice. C'était la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit-maître à Paris,
ne courtisa plus de Cloris,
de grisettes et de princesses,
que Jupin ne trompa, jadis,
de mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélé, Europe, Egine et Calisto. J'aurai

dans la suite, occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter, ayant été sevré, voulut récompenser la chèvre Amalthée sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevaient.

C'était la corne d'abondance,
qui passa tant de main en main,
que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
au greffe de Thémis, ou bien
entre les mains de la finance;
mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance, Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif, les Dieux l'abandonnèrent; mais son courage lui suffit. Il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les

montagnes qu'ils avaient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
dessous le mont Ethna, fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue,
un volcan embrase les airs;
et quand, par malheur, il remue,
il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent (1).

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avait eu des torts; mais son fils lui devait une retraite plus honorable.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon sa sœur, et vécut

---

(1) Le tremblement de terre de la Calabre.

d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'or; c'est-à-dire, que la vertu régnait encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu, le second âge
fut appelé l'âge d'argent :
mais dès cette époque, on prétend
qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençait à paraître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible, en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacrait tous les étrangers qui passaient par ses états. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon, voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des Dieux les membres d'un

esclave. Jupiter, indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendants cruels, dans les bois du canton,
portent à chaque pas la mort et le carnage;
cependant, en suivant les détours du vallon,
évitez plus encor les pasteurs du bocage
que les enfants de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après, il fut appelé Jupiter-Ammon..... Ecoutez bien; je vais vous parler grec: AMMON signifie, en français, arène ou sable. Or, Bacchus se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et

fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnaissance, éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire, Jupiter des arênes.

Ce Dieu avait un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendait ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques,
il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
n'égayèrent l'horreur de ses sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
l'Ambition au front d'airain,
avec la Crainte au front sinistre,
les Soupçons, l'Intérêt; enfin
c'est l'anti-chambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;
on espère; on respire à peine.
Les voûtes ont tremblé! Le Dieu parle!... A l'instant
le Ministre approche et vous rend
votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adorait Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin STARE,

qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avait tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adorait, dans la même ville, Jupiter Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre était celle que Rhée avait mise à la place de ce Dieu, et que Saturne apparemment n'avait pas digérée. Il y avait aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéïen, parce qu'il avait un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéïenne. Il y avait enfin Jupiter-tonnant, Jupiter-fulminant, Jupiter-vengeur, Jupiter dieu du jour, Jupiter dieu des mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné : Hercule faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attirait l'odeur de la victime, mais ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent ; ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe était son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébrait en son honneur les jeux Olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des Dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages, ses yeux menaçants brillent sous de noirs sourcils; son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main, de l'autre il lance la foudre. Les vertus siégent à ses côtés.

Les Dieux tremblent en sa présence;
les déesses même, dit-on,
près de lui gardent le silence;
mais ce n'est qu'une fiction:
ceci soit dit, ne vous déplaise,
entre nous deux, par parenthèse.

N° 1.



Les dieux tremblent en sa présence;
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence.

C. Monnet del — P. Audouin sculp

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denis le tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il était trop chaud pour l'été, et trop froid pour l'hiver. Il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons....... Adieu.

Pour un jour c'est trop babiller;
je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
de pouvoir, sans nous ennuyer,
éterniser les bagatelles.

Je reconnais donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
le cœur dit toujours : c'est trop tôt;
car, avec vous, il a beau dire,
ce n'est jamais son dernier mot.

LETTRE V.

On vous a parlé quelquefois
de ces joûtes, de ces tournois,
où, la lance en arrêt, la visière baissée,
nos chevaliers brûlant et de gloire et d'amour,
combattaient pour faire la cour
à la Dame de leur pensée,
qui payait ordinairement
un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
d'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étaient à peu près les jeux Olympiques, si célèbres autrefois. Cependant la gloire seule y animait les combattants; car les femmes en furent long-temps exclues, sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques-unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice, et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques.

Depuis ce temps, l'Amour y fut associé avec la Gloire.

La religion s'y trouvait aussi intéressée ; car ces jeux étaient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des Dieux, et particulièrement d'Apollon. On ouvrait ensuite la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différents tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'était que d'un stade, c'est-à-dire d'environ six cents pas. Les prétendants couraient à pied, armés de toutes pièces. Mais à la neuvième olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux ; et à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes Macédoniennes se mirent sur les rangs, et

méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne, ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles;
vous insinuez dans nos cœurs
la tendre humanité, la constance, les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus;
près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
et vos triomphes nos vertus.

Revenons aux jeux Olympiques. La lutte y succédait à la course. Les lutteurs combattaient nuds. On leur frottait d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse, et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils entraient en lice, et, se saisissant étroitement, ils essayaient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux pliait, et tombait sur les reins.

Le Ceste était de tous les exercices le plus

plus pénible et le plus dangereux. Les combattants étaient armés de gantelets, composés de plusieurs cuirs plombés, appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisait pour assommer : d'ailleurs on se permettait les moyens les plus violents pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre, et l'étrangla; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil, et le rompit. La douleur fut si vive, que le vainqueur demanda grace, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion, qui n'était plus.

Cette victoire est noble et belle;
mais chez les morts de quoi sert-elle?

Le disque était un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur

variaient au gré des concurrents. L'avantage de cet exercice était de procurer en même temps la force et l'à-plomb. Le vainqueur était celui qui, d'un pied se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetait son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminaient ordinairement par quelques autres qui exerçaient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernaient le prix, étaient au nombre de neuf; ils faisaient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juraient solemnellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais lorsqu'une aimable courrière
touchait au bout de la carrière
au même instant que son rival,
que l'arrêt était difficile!
Si l'esprit est impartial,
le cœur n'est-il jamais fragile?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq frères, nommés Dactiles(1), mot qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans, et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
nos pères dataient leurs années,
comme je date mes journées
par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an mil sept cent, ou l'an sept, etc., on disait : la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade. Par exemple, j'aurais dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura
dès sa première Olympiade ;
à sa deuxième, il soupira ;
dans son cours il tomba malade ;

---

(1) Dactiles, signifie doigt.

la fièvre enfin se déclara
le dernier jour de la troisième :
mais l'Hymen, par un talisman
qu'au doigt il vous mettra lui-même,
doit vous guérir subitement
deux ans avant la quatrième.

Cela signifierait, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant; à dix ans, le desir; à treize ans, le besoin; à quinze ans, le tourment d'aimer, et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu que sincèrement
je forme pour leur hyménée,
ressemble malheureusement
aux vœux de la nouvelle année.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux Olympiques, furent Théagène, Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de Lacédémone, remporta douze

fois le prix; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Un de ses envieux, allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui, et l'écrasa. Les enfants du mort citèrent la statue devant le juge; car la loi de Licurgue ordonnait de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle encore en vigueur!

Je proscrirais ces voiles, cette gaze,
dont le perfide transparent
nous aiguillonne et nous embrase
d'un feu toujours plus dévorant;
et ce corset qui dissimule
des charmes qu'il fait trop sentir,
et cette friponne de mule,
dont la forme nous fait mourir
d'incertitude et de plaisir.

Le juge Lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer; mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher

et de rétablir ce monument; et, depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita le même honneur; voici à quelle occasion :

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avait violé une jeune fille, fut massacré par les habitants, et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne.... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenants me sont fort suspects.

Notre Esprit du rivage sombre
revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même sur ce point,
de docteurs je sais un grand nombre
dont l'Esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitants que l'Esprit s'appaiserait, pourvu que, chaque année, on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
l'Oracle avait ses intérêts :
une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
qui rougit en cachant ses timides attraits,
comme la rose printannière,
est une riche offrande ! Mais
qu'est-ce qu'un Esprit en peut faire ?

Les Thémessiens payaient, pour la troisième fois, ce fatal tribut, lorsqu'Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux Olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combattit l'Esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athlètes de son temps. On le vit

aux jeux olympiques charger sur ses épaules un taureau de deux ans, le porter au bout de la carrière, sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le temps emporte, dans son cours,
et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
la vieillesse vient l'avertir
qu'il est déjà temps de finir,
et bientôt de son existence
il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenait seul au milieu d'un bois écarté. Il apperçut un arbre que le vent avait fendu en l'agitant. Se rappelant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer

les éclats; mais le bras de Milon avait vieilli. L'arbre s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale, et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces.

Polydamas, son rival et son ami, périt, comme lui, victime de sa témérité. Cet athlète, dans son enfance, avait étouffé, sur le mont Olympe, un lion monstrueux; d'un seul coup il assommait un homme; d'une main il arrêtait un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvait dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul; et comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme. Mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chûte.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
j'avais juré, dès mon enfance,
d'agir avec tant de prudence,
qu'amour ne me prendrait jamais.
Je disais: « C'est une folie
» de s'amorcer à ses appas. »
Mon cœur n'en disconvenait pas
avant de connaître Emilie.

Ainsi je n'avais pas quinze ans
lorsque je déclarai la guerre
au petit prince de Cythère:
il en rit fort à mes dépens,
et dit aux Amours d'Idalie:
« S'il nous livre quelques combats,
» nous lui ferons mettre armes bas,
» par l'entremise d'Emilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
il me tenta par sa franchise,
et se mit dans les yeux de Lise;
j'en fus légèrement blessé.

Je la trouvais assez jolie,
j'aimais son ingénuité,
j'admirais sa naïveté;
mais qu'était-ce au prix d'Émilie?

L'Amour, comme on peut bien penser,
ne se rebutant pas encore,
sur les lèvres d'Éléonore
fut adroitement se placer;
il crut sa puissance établie;
il triomphait!..... Il se trompa;
mon cœur fit tant, qu'il s'échappa;
mais il me gardait Émilie.

Cependant, fier de mes exploits,
moi-même j'admirais ma gloire;
enflé de ma double victoire,
je la prônais à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie!
Je lève les yeux par malheur.....
Adieu ma gloire, adieu mon cœur;
adieu!..... J'ai vu, j'aime Émilie.

J'eusse autrefois craint de la voir:
mon orgueil timide et rebelle
méprisait les yeux d'une belle,
mais il redoutait leur pouvoir.
Comme à son gré l'amour nous plie!
Comme il change nos sentiments!

Je regrète tous les moments
que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions(1),
la constance de votre maître
n'eût pas tenu long-temps peut-être
en pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie:
c'était un cœur !..... Je le sais bien;
mais il ne faut jurer de rien,
avant de connaître Emilie.

---

(1) Célèbre par sa modeste retenue.

LETTRE VI.

Notre sexe se plaint des caprices du vôtre,
et sur-tout les maris. Ont-ils tort ou raison ?
Pour qui vous connaît bien, c'est une question
qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et sur-tout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimait Io, fille d'Inachus. Io n'était pas ingrate; Jupiter était fidèle; car les hommes sont toujours plus constants comme amants que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale. Mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose,

demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret, et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avait cent yeux ;
leur secours lui fut inutile ;
l'Amour en voit plus avec deux
que la Jalousie avec mille.

Argus ne dormait jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne ; d'autres, qu'il lui lut un opéra nouveau ; si bien qu'il parvint à l'endormir tout à fait, et lui creva tous ses yeux. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps, elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit

au jour Epaphus ; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps : Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il allait épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jète sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtements, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre, avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
dévorant sa honte secrète,
elle rougit; Jupin sourit.....
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce racommodement.

C'est avec raison, sans doute, que

l'on accuse Junon de jalousie; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère,
armée autrefois jusqu'aux dents,
elle fit deux petits enfants,
dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avait toujours été stérile; mais, suivant l'avis d'Apollon, son médecin ordinaire, ayant mangé, au banquet de Jupiter, un plat de laitue sauvage, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable Déesse
de la fraîcheur, de la jeunesse:
sa main, à la table des Dieux,
versait le nectar à la ronde;
mais elle savait encor mieux,
par le doux éclat de ses yeux,
enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que

que Jupiter avait seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur, dont le simple attouchement devait effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
qui renouvelle ce prodige;
dès que l'Hymen la touche, aussitôt elle meurt;
mais on voit naître de sa tige
une Grace enfantine, aux yeux tendres et doux;
ou bien un jeune Amour, sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendants des héros et des belles,
de fleur en fleur, sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissait de toute sa gloire, était la ville d'Argos. On y célébrait ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire de cent taureaux. La déesse était représentée sur un char brillant, traîné par deux paons; elle avait le sceptre en main, et le front couronné de lys et de roses.

Près de son temple coulait une fontaine

dont elle prenait les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges et de Plombières : elles rendent, dit-on, la santé ; mais celles d'Argos rendaient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue ?

Si tu pouvais, merveilleuse fontaine,
reprendre un jour ta source dans Paris,
que de minois ridés et défleuris
renonceraient aux ondes de la Seine !
Que tes ruisseaux bientôt seraient taris !
O Mahomet ! mieux que ton paradis,
Paris serait le séjour des houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
mon cher Bleton (1), au nom de ma Cloris,
quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle présidait surtout aux mariages et aux accouchements, sous le nom de Lucine. Les

(1) Célèbre sourcier.

fêtes que l'on célébrait à Rome en son honneur, étaient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
n'ayant que leur peau pour habits,
couraient, avec des cris farouches,
chez les épouses des Romains,
leur frappant le ventre et les mains,
pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnaient cette espèce de discipline, était une peau de chèvre qu'on prétendait avoir servi de vêtement à Junon.

J'oubliais de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière, que l'on appèle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage,
lorsqu'il vous arrive de voir
un arc étincelant briller sur un nuage,
n'en concevez jamais un sinistre présage;

dites-vous seulement : C'est Iris qui voyage ;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Emilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon
par caprice daignait me faire
l'honneur de m'inviter à souper sans façon,
j'oublirais l'invitation,
pour inviter la messagère.

LETTRE VII.

Un beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singulière découverte de quelques initiés, dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve, en naissant, prit les Arts sous sa protection; elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence,
ces tendres riens, ces doux épanchements,
ces petits soins et ces heureux serments,
qui, de l'objet dont vous pleurez l'absence,
secrètement vous rendent la présence;
et vous, dont l'art variant les couleurs,
dans un ovale, aux traits de votre amie
semble donner une seconde vie;
vous qui couvrez de baisers et de pleurs
ces traits chéris que le vélin conserve,
jeunes amants, rendez grace à Minerve.

C'est sur-tout pour la tapisserie que cette Déesse avait une adresse particulière, aussi en était-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navète sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talents qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme, font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve était aussi musicienne: elle jouait de la flûte; mais comme cet instrument lui gâtait la bouche et lui fatiguait la poitrine, elle le jeta dans une

N.° 2.



Jeunes amants, rendez grace à Minerve.

Monnet del. P. Audouin sculp.

fontaine, à laquelle elle puisait de l'eau pour se rafraîchir......

Ah! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères!
Le sexe, en ce temps-là, privé de nos lumières,
n'avait pas le moindre soupçon
de l'étiquète et du bon ton.
Aujourd'hui, par la politesse,
nos usages sont embellis :
par exemple, la déesse
des Arts et de la Sagesse,
pour sa poitrine, jadis,
buvait de l'eau pure, tandis
qu'une Déesse à Paris
aurait pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressemblait pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, était la plus belle des trois Gorgones qui régnaient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant

pu la fléchir, la viola dans le temple de Minerve. La déesse, outragée, changea les cheveux de Méduse en serpents, et fit graver, dans la suite, sa tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
son front et ses yeux courroucés,
et ses serpents entrelacés,
inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouète, et l'on place auprès d'elle, tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nictimène, qui avait eu un commerce incestueux avec son père.

Le malheur de Nictimène et de Méduse atteste la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tyrésias qu'elle aveugla, parce qu'il l'avait vue au bain.

Pour venger vos appas, si je perdais la vue,
belle Émilie, après les avoir vus,
je m'en consolerais. Je ne vous verrais plus,
mais je n'oublirais pas que je vous aurais vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidait à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguéries, se partageaient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons; puis on sonnait la charge, et elles fondaient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssait dans l'action, était regardée comme infame, et l'on jetait son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisait en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortait du combat avec le plus de blessures : ainsi les attraits les plus illustres de ce pays devaient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes, établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transférées à Athènes, lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avait disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante, serait celui des deux qui produirait la chose la plus utile à ses habitants. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurais aussi donné ; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
en secret le myrte au laurier ;
or, le myrte ne croît guère
qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avait un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troye. C'est là qu'elle était adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardaient précieusement sa statue, qu'ils appelaient le Palladion. Cette petite figure

était faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponèse ; on la faisait remuer comme un pantin, en touchant un ressort caché; ce qui inspirait beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regardaient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeaient, Ulysse et Diomède ayant pénétré, par un souterrain, dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après......

Cet évènement me rappèle, Emilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne :

Depuis un an, le prince de Cythère,
avec tous ses amours, vous assiége, dit-on :
votre sort est pareil à celui d'Illion ;
de votre cœur dépend le succès de l'affaire :
avant de vous réduire, il faut vous le soustraire,
ainsi, le siége sera long;
car, si j'en crois votre rigueur austère,
l'Amour n'a pas encor pris le Palladion.

LETTRE VIII.

Que l'on me donne à garder un trésor,
j'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
une hydre, un monstre à figure hagarde,
fût-il sorcier, j'en répondrais encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
jeune beauté modeste en son maintien,
dont la voix tremble et dont l'œil étincèle,
amour et moi ne répondons de rien.

Cybèle y voyait sûrement mieux que moi. Elle était mère. Sa fille Cérès était charmante, et ne la quittait jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'apperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne, où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
de Mademoiselle sa mère;

mais elle n'eut jamais l'honneur
de connaître Monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura long-temps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumait, et la faisait mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
conduisait les pauvres filles,
combien d'honnêtes familles,
parmi nous, seraient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le Dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la Déesse était réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissait sur la terre.

Le blé périssait dans son sein, et les hommes rappelaient, à grands cris, la Déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étaient remplis d'une douce langueur,
et son front conservait un reste de pâleur.
Proserpine pendait encore à sa mamelle,
objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle......
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs.

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébraient à peu près comme on célébrait chez nous les ROGATIONS. Les prêtres et le peuple allaient en procession au milieu des campagnes, où l'on immolait un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le blé de germer. Ce sacrifice se faisait aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confrères étaient voués au silence, et portaient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout à fait en lambeaux. On prétend que

dans la ville d'Eleusine, on y admettait les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison; et je sais de quelques philosophes silencieux, que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y était représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avait un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenait une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avait pris, et de l'autre le flambeau avec lequel elle avait cherché Proserpine.

Celle-ci avait hérité des graces de sa mère. Souvent le crystal des fontaines lui avait appris qu'elle était jolie.

Or, on dit que les fillettes
à qui l'Amour a donné
minois joliment tourné,
toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimait donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueillait dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des Enfers, promenait de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en était bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
au joug de votre aimable loi,
mesdames, l'on est, selon moi,
bien malheureux de vous déplaire.

Tel était le sort de Pluton. Toutes les Déesses avaient rejeté ses hommages. On le trouvait trop brun, et puis il puait la fumée, et puis son palais était trop sombre, et puis,

Fille qui sent arrondir ses trésors,
et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
avec raison préfère la conquête
de deux ou trois vivants, à l'empire des morts.

Pluton rêvait à tout cela, lorsqu'il apperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il

il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses états avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Eleusine, et enseigna l'agriculture à Triptolême, fils de ce prince. Les Eleusiens élevèrent un temple à la Déesse; mais elle quitta bientôt ce pays, pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs. Cérès trouva celui-ci délicieux. Un jeune espiègle, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la Déesse, offensée, lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Ethna, pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse apperçut Cérès dans ses courses souterraines; elle l'appela, et lui dit : « Rassurez-vous; je connais le » sujet de vos alarmes. Je suis Aréthuse, » autrefois nymphe de Diane. Je l'ac- » compagnais sur les bords du fleuve » Alphée : celui-ci me vit et m'aima. » J'étais jeune; vous devinez que j'étais » sensible. Alphée me poursuivait. Hé- » las! je le fuyais comme on fuit ce » qu'on aime. Mais les Dieux, protec- » teurs de la vertu, me changèrent en » fontaine, pour me soustraire à ses » poursuites. Que devint-il alors !

» Furieux, il rentra dans ses grottes profondes :
» mais l'Amour dirigea la course de nos ondes!
» et plaignant mon amant, permit, pour l'appaiser,
» à nos flots de se caresser.

» C'est en allant m'unir à mon cher » Alphée, que j'ai vu passer Proserpine » dans les bras de Pluton. Votre fille est » aux Enfers. »

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des Dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet de chambre de Pluton, rapporta qu'il avait vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou; mais elle n'obtint, pour toute grace, que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage,
ceux qui vous aiment, tour à tour,
au lieu d'un mois, prenaient un jour,
l'Amour, pour un si doux partage,
se plaindrait que l'an est trop court.

LETTRE IX.

DIANE, au retour de la chasse, se reposait près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avait déposé son arc et son carquois, et s'occupait à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle apperçut une jeune fille qui chantait, en cueillant des fleurs,

« La beauté d'un front sévère
» ne peut pas toujours s'armer.
» L'on est faite pour aimer,
» quand on est faite pour plaire.

» Avec les tendres propos
» que la vanité méprise,
» aux dépens de son repos,
» le cœur se familiarise.

» Diane, avec mille appas,
» tu dédaignes la tendresse ?
» Hélas! quand on n'aime pas,
» à quoi sert d'être déesse !

En chantant ainsi, elle s'était approchée. Diane la regardait et soupirait. « Qu'avez-vous? lui dit la jeune Athé-
» nienne.— Je vous l'apprendrai. Mais,
» mon enfant, dites-moi, à quel usage
» destinez-vous ces fleurs?—A faire une
» corbeille pour l'offrir à Diane. Elle a
» chez nous un temple, dans lequel nous
» faisons voeu de virginité.... — Ah! ne
» faites jamais ce voeu-là. Pour ne pas
» le violer, il faut être Diane elle-même.
» — Je vais, pour l'appaiser, attacher
» ma ceinture aux murs de son temple,
» et lui présenter mon offrande. — Je la
» reçois, répondit la Déesse. Vous m'in-
» téressez; ma chère fille, écoutez-moi.

» Je suis Diane, fille de Jupiter et de
» Latone.... Rassurez-vous: les Déesses
» aiment les mortelles qui vous res-
» semblent. Je naquis un instant avant
» Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma
» mère à le mettre au jour. Témoin des
» douleurs qu'elle éprouva, je jurai

» dès-lors une haine éternelle à l'amour. » J'étais persuadée que ses faveurs ne » pouvaient dédommager de ses tourments..... Mon enfant, le temps et » l'expérience changent bien nos idées ; » mais alors

» J'ignorais le plaisir charmant
» de se voir dans un nouvel être,
» confondue avec son amant ;
» d'embrasser et de reconnaître
» de ses traits réunis l'assemblage touchant ;
» de retrouver, dans le gage innocent
» de ses mutuelles tendresses,
» d'un époux chéri constamment,
» et le sourire et les caresses.

» Bientôt la chasse devint mon unique » passion. Une peau de tigre, un arc, » un carquois, ce fut là toute ma parure. » Mes nymphes imitèrent mon exemple, » et je partis avec elles pour combattre » les monstres des forêts. Je les poursuivais tantôt à pied, tantôt sur un » char traîné par des biches. Ce genre » de vie me rendit encore plus sauvage.

» Un jour, dans un lieu solitaire, je » me baignais avec mes compagnes. » Actéon, jeune chasseur, tourna ses » pas vers ma retraite. Il vit.... ce que » nul mortel ne devait voir. Aujour- » d'hui je lui pardonnerais ce crime » involontaire ; je l'en punis alors. Le » malheureux fut changé en cerf, et » déchiré par ses chiens.

» Tandis que je triomphais de cette » cruauté, Calisto, l'une de mes nym- » phes, était assise sur le rivage, et re- » fusait de se baigner avec moi. Piquée » de ce refus, j'examinai avec quelque » soupçon les contours de sa taille : j'ap- » pris en même temps que Jupiter l'avait » aimée : c'en fut assez pour son mal- » heur. Je la chassai de ma présence, » et la livrai aux fureurs jalouses de » Junon. L'infortunée Calisto mit au » jour Arcas, et fut changée en ours.

» Dans la suite Arcas, devenu grand

» chasseur, rencontre sa mère, la pour-
» suit, et dirige son dard contre elle.....
» Ma vengeance allait être satisfaite ;
» les Dieux, pour empêcher ce parri-
» cide, transportèrent au ciel le fils et
» la mère, et les changèrent en cons-
» tellations.

» Ennemie jurée de l'amour, ma
» beauté m'était inutile. Cependant j'é-
» tais jalouse de la beauté d'autrui.
» Chionne, petite fille du matin, avait
» un teint plus brillant que l'aurore.
» Elle s'en apperçut, et compara ses
» attraits aux miens. Cette témérité lui
» coûta cher ; je la perçai de mes flèches.
» Dédalion son père se précipita du haut
» d'un rocher, et fut changé en éper-
» vier par Apollon.

» Cependant mes exploits et mon nom
» remplissaient l'univers. Les montagnes
» et les bois étaient soumis à mon em-
» pire. Par-tout on m'élevait des temples.

» Celui (1) d'Ephèse était digne de moi.
» Jamais le génie des hommes n'enfanta
» un plus bel ouvrage. En Tauride,
» les habitants faisaient fumer l'encens
» et couler le sang humain sur mes au-
» tels. Les Athéniennes me consacraient
» leur virginité. J'étais au comble de la
» gloire, et je desirais encore. J'en ai
» connu depuis la véritable raison.

» Des hommages, quoiqu'on soit femme,
» on se fatigue au bout d'un jour;
» la vanité chatouille l'ame,
» mais ne remplace pas l'amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis
» le pasteur Endymion. Il était jeune.
» Ses yeux étaient aussi tendres que les
» sentiments qu'ils inspiraient. Il n'eût
» osé s'élever jusqu'à moi: je m'abaissai

---

(1) On prétend qu'un certain Erostrate brûla ce temple, pour rendre son nom immortel. La scélératesse a aussi son ambition.

» jusqu'à lui ; car, mon enfant, lorsque
» l'on aime,

» C'est en vain que l'on se prévaut
» de son rang et de sa noblesse ;
» du même trait quand il nous blesse,
» Cupidon nous met de niveau. »

» Le mystère présidait à notre bonheur, » mais le Mystère trahit quelquefois » l'Amour. Lorsque j'étais auprès d'En- » dymion, je tremblais souvent qu'on » ne découvrît le motif de ma retraite. » Enfin le hasard me servit heureuse- » ment.

» Apollon mon frère, las d'éclairer » le monde pendant le jour, déclara au » maître des Dieux, qu'il ne pouvait » remplir le même ministère pendant la » nuit. Mon frère, pour ce refus, avait » ses raisons secrètes : Thétis le rete- » nait auprès d'elle ; mais ce qui nuisait » à son amour, pouvait être favorable » au mien. Je me présente donc, et

N° 3.



Tout dormait: nos cœurs seuls veillaient dans l'univers.

Monnet del. *P. Audouin sculp.*

» demande l'honneur qu'Apollon venait
» d'abdiquer. Jupiter me l'accorde, me
» place un croissant (1) sur la tête, et me
» donne le surnom de Phébé : aussitôt
» je monte sur le char de la lune, saisis
» les rênes, et parcours ainsi l'univers,
» traînée par mes deux coursiers, noirs
» et blancs. Chaque nuit, leur course
» se rallentissait vers le sommet du mont
» Lathma. C'est là que je retrouvais
» mon cher Endymion. Alors je descen-
» dais de mon char.

» Un nuage aux mortels dérobait mon absence.
» Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
» la Nature à l'Amour semblait prêter silence :
» tout dormait ; nos cœurs seuls veillaient dans l'univers.

» Jusqu'à présent nous sommes heu-
» reux, et notre tendresse n'a pas été
» stérile (2).

---

(1) Le croissant est l'attribut de Diane.

(2) Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

» A nos vœux le dieu d'hyménée,
» tous les ans accorde un enfant;
» et, graces à lui, cette année,
» j'ai complété le demi-cent.

» Allez donc, continua Diane; allez, » ma chère fille, ne redoutez plus ma » colère. Gardez votre ceinture, et ser- » vez-vous de ces fleurs pour couronner » votre Endymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir;
une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
souvenez-vous que vous êtes mortelle.

LETTRE X.

Enfin, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidèle,
pour sa moitié, depuis huit jours,
brûlait d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour, il se promenait près d'un bois solitaire; là, il admirait avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avait inspirée, lorsqu'il rencontra deux jeunes Vestales (1).

Vestales? je n'en sais rien;
mais elles en avaient l'âge,
les trésors et le corsage,
la fraîcheur et le maintien.

C'étaient Latone et Astérie, filles du

(1) On se rappèle que Vesta est la déesse de la virginité.

Titan Cœüs. Jupin les salue, et leur parle. Les deux sœurs rougissent : mais comme les caractères sont différents, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
souvent le meilleur est funeste :
si l'on fuit, gare les faux pas!
mais c'est encor pis, si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint bientôt mère.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Python, qui la poursuivait sans relâche. Latone ne pouvait trouver de refuge contre ce monstre. La terre avait juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale. Mais depuis ce serment, Astérie, dont le corps errait à la merci des flots, avait été changée en île par Neptune, qui lui avait donné le nom de Délos. Cette île était flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord

de la mer, ne pouvait plus échapper aux poursuites du monstre. Alors l'île de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphyre :
il veut que les Amours en soient les matelots ;
et le fils de Vénus vient au milieu des flots
prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivait heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère ;
elle est pour eux l'asile du bonheur.
Mais au moment fatal où la douleur,
des fruits d'hymen funeste avant-courrière,
vient avertir la Beauté qu'elle est mère,
dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
pas une main pour essuyer ses pleurs !

Telle était la détresse où Latone se trouvait réduite. Mais la nature lui suggéra

des forces : elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science innée, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Epuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
pour la première fois, quand la beauté sommeille,
avec combien de sentiments nouveaux
son cœur agité se réveille !

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se rapprocha du rivage, et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœüs.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
ses deux enfants étaient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguait pas.
L'on devient forte alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux

fureurs

fureurs jalouses de Junon, elle précipitait sa marche, ce qui échauffait un peu son lait. Arrivée en Licie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travaillaient sur ses bords. Ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz : Que n'en prenait-elle? Mais une femme ne sait point pardonner un refus; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsqu'au bord du ruisseau qui baigne la prairie,
leur gosier rauque et glapissant
me tire de ma rêverie,
je crois entendre dire au peuple croassant :
« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes,
» amants, si, comme nous, vous craignez à leurs yeux
» d'être changés soudain en monstres odieux,
» songez que nuit et jour, à toute heure, en tous lieux,
» il faut, tant bien que mal, accorder tout aux dames.»

Echappée enfin à la colère de Junon, Latone élevait paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnaître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préférait ses enfants à ceux de tous les

princes voisins. Cet orgueil était bien naturel :

Est-on jolie? à l'âge de quinze ans,
l'on veut régner ; c'est là le bien suprême :
devient-on mère? on a pour ses enfants
la vanité qu'on avait pour soi-même.

Niobé, fille de Tantale, avait la même faiblesse que Latone. Elle préférait ses enfants à ceux de la déesse. Ses richesses et sa puissance la rendaient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur dit-elle, vengez-moi ; mon » injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent, sous ses yeux, ses fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre, sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Emilie, tranquillisez-vous à cet égard :

Si vos enfants, un jour, par droit héréditaire,
ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
aimez-les, vantez-les ; notre censure austère
n'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.

LETTRE XI.

Je vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phébus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté :
sous mille noms divers qu'elle se renouvelle
qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
on l'adore ; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut : Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisait ce char
qui, du vaste sein d'Amphitrite
lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vîte.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phébus.

Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rappelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux ; son fils, de la jeunesse,
malgré le temps, a conservé les traits.
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse ;
les talents seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avait inventé la médecine : Esculape, son élève et son fils, exerçait sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, aurait assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchait point escorté
d'un leste et brillant équipage ;

il ignorait le doux langage
des nestors de la faculté;
il parlait sans point, sans virgule:
on comprenait ce qu'il disait;
et, pour comble de ridicule,
presque toujours il guérissait.

Il fit plus; il ressuscita les morts; mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpait son pouvoir suprême, et le roi des Dieux le frappa de la foudre.

Sa colère se signala
par ce châtiment exemplaire;
nos docteurs, depuis ce temps-là,
n'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les cyclopes qui forgeaient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence; Vénus met les Dieux de son parti, et Jupiter, cédant à leurs instances, précipite Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, et trouva, dans cette vie douce et paisible, le bonheur qu'il cherchait en vain à la cour céleste.

Là, sur l'émail des prés, seul, errant tout le jour,
l'ingénieux Pasteur, dans le sein de l'étude,
fit éclore les Arts. Ces frères de l'Amour,
sont enfants du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher, fut celui de la musique.

Il vit Daphné; bientôt il inventa la lyre
pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,
c'est encor peu, pour l'exprimer,
de le soupirer, de le dire,
de le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendait et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant,

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
pour chanter vos naissants appas,

j'ai trouvé qu'elle était montée
un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troye. Apollon chantait, et les pierres venaient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avait souvent posé sa lyre, rendait un son harmonieux aussitôt qu'on la touchait. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le ciel ne m'a jamais fait part
de votre esprit, de votre grace :
mais si, par un heureux hasard,
je puis m'asseoir à votre place,
soudain certain je ne sais quoi
m'anime et s'empare de moi :
je sens éclore le sourire
sur mes lèvres, et les bons mots
d'eux-mêmes viènent à propos
embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
du fait que je vous ai cité,

persuadé que la musique,
tout aussi bien que la beauté,
peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité ; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu ; d'autres soutiènent qu'elle aimait en secret le beau berger Leucippe ; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans, quand une belle
est sourde à la voix des amours,
soyez sûre qu'elle a toujours
des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux ;
et de cette énigme nouvelle,
lorsque Daphnis est auprès d'elle,
vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon aurait dû renoncer à ses prétentions ; mais espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entière, Daphné, qui fuyait devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disait :

« Cruelle, arrêtez-vous, de grace!
» Je suis le régent du Parnasse,
» le fils naturel de Jupin;
» je suis poète, médecin;
» je suis chimiste, botaniste;
» je suis peintre, musicien,
» exécutant et symphoniste;
» je suis danseur, grammairien,
» astrologue, physicien;
» je suis.... » Pour fléchir une belle,
au lieu de lui parler de soi,
il est plus adroit, selon moi,
et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devait pas ignorer cette tournure oratoire, puisqu'il était le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas!

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
sans trop penser à ce qu'il dit;
le désordre est son éloquence;
quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais, enfin, épuisée de lassitude, et se voyant prête à succomber, elle implora le secours des Dieux, qui la changèrent en laurier.

Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talents et au génie;

Et c'est à ce titre, dit-on,
que le jeune dieu du Permesse
vous a déjà de sa maîtresse
mis à part un échantillon.

Le laurier avait deux vertus particulières; l'une était de préserver de la foudre; l'autre, de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettaient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

J'étais près de vous, Emilie;
votre teint brillait des couleurs
dont la jeune reine des fleurs
brille avant d'être épanouie.
Mes lèvres brûlaient: un soupir
et vos yeux daignant m'enhardir,

je vous donne un baiser de flamme,
et j'en reçois un dont mon ame
savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour ouvrant ma paupière,
s'envola..... Je sens qu'il n'est guère
pour nous de salut sans la foi :
je veux l'avoir ; donnez-la moi.
Surmontez un petit scrupule.
Pour vaincre l'incrédulité,
la moitié de la vérité
pourrait convertir l'incrédule.

LETTRE XII.

Apollon pleurait la perte de Daphné. Il était assis sous le laurier fatal qui la dérobait à ses yeux, lorsque Clitie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clitie, fille d'Orchamp, roi de Babylone, n'était point régulièrement belle ;

Mais elle avait cette pâleur
d'une jeune et mourante fleur
qui languit sans être arrosée ;
et pour ranimer sa couleur,
implore, contre la chaleur,
quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiraient furtivement tour à tour ; mais, en voulant s'éviter, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
les aveux étaient superflus.
Ils n'avaient plus rien à se dire,
et leurs cœurs s'étaient entendus.

Ces moments-là s'envolent rapidement. Bientôt la nuit survint; il fallut se séparer; mais on se promit, pour le lendemain, une entrevue auprès du laurier. Quoi! direz-vous, près de ce même laurier, sous l'écorce duquel Daphné respirait encore! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
les doux moments sont perdus,
l'amour ne se soutient plus
que par la reconnaissance.
C'est elle, après les faveurs,
qui rend les amants fidèles.
Le souvenir des cruelles,
et celui de leurs rigueurs,
s'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clitie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit

accompagner par Leucothoé sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut des suites, était impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait, de temps immémorial, que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
choisissent, en femmes prudentes,
singes coiffés pour confidentes,
et pour servir d'ombre au tableau.

Clitie était plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une était blonde, l'autre était brune:

L'une semblait bercer l'amour;
en soupirant, il sommeillait près d'elle.
L'autre, sémillante pucelle,
le lutinait et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit, avec horreur sans doute,
prouver cette vérité,
qu'en fait d'infidélité,
il n'est, près de la beauté,
que le premier pas qui coûte.

Clitie, qui cherchait alors sa sœur, la trouva mal à propos.... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette ame jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amants.

Ils en étaient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disait, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
» mon doux ami, se désunir
» et se séparer de soi-même !
» Jure-moi bien de revenir.
» Adieu.... Je sens que, pour te suivre,
» mon cœur s'en va !.... Prends ce soupir....
» Toute la nuit je vais mourir ;
» mais demain j'espère revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant

N.° 4.



„ Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
„ mon doux ami, se désunir,
„ et se séparer de soi-même! ......

Monnet del — *P. Audouin sculp*

promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignait avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchamp, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clitie, épouvantée, prit la fuite;

Mais la plaintive jouvencelle,
en voyant creuser son tombeau,
accusait la lenteur de la Parque cruelle:
» Il m'eût été si doux, s'écriait-elle,
» de mourir un moment plutôt!»

Le lendemain Apollon se rendit au bocage, avec un trouble dont il se demandait le sujet.

Ce n'était point ce trouble extrême,
ce frisson brûlant du desir,
heureux précurseur du plaisir,
plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et

soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appèle enfin ; l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
» de celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
» Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre;
» que tes yeux avaient enflammé.
» Tu foules ces trésors qu'hier, dans nos ivresses,
» mon sein te prodiguait avec tant de plaisir,
» et qui n'ont connu les caresses
» que de toi seul et du zéphyr.
» Pense à Leucothoé : pour adoucir sa peine,
» près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur,
» et que mon ame encor jusqu'au fond de ton cœur
» s'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il était immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre ; mais enfin ses pleurs s'ouvrant un pas-

sage, adoucirent l'amertume de sa douleur;

Car après ce moment terrible,
où des sanglots le cours est arrêté,
les larmes sont, pour toute ame sensible,
une bien douce volupté!

Bientôt ces larmes, humectant la terre, pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et le ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle; et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clitie, tourmentée par ses remords, portait ses pas errants vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon, elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiraient tour à tour; mais le Dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice:

Qu'une femme, de ceux qu'elle a le plus chéris,
éprouve les fureurs, jusqu'aux bords de la tombe
elle brave les traits de la haine, et succombe
sous les traits du mépris.

Clitie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite : c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
durant mes heures de loisirs,
je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
pour multiplier mes plaisirs.

LETTRE XIII.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
heureux celui qui s'en console
entre les bras de l'Amitié !
La tendre Déité partage
tous ses chagrins, et le soulage
encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvait cette douce consolation; ses larmes étaient moins amères, et la sérénité renaissait dans son cœur. Mais Zéphyre qui avait été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la

fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
elle s'empresse de fleurir,
pour éviter encore
l'haleine du Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis. Elle était fille de l'Océan, c'est-à-dire que l'on ne connaissait point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisaient descendre de la Mer ou des Fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paraissait équivoque. Si cette généalogie était admise de nos jours,

Ah ! que la Seine, dans ces lieux
où l'humaine engeance fourmille
de nymphes et de demi-dieux,
aurait une belle famille!

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la célèbre Circé ;

Circé qui rendit des oracles,
et qui, par ses enchantements,
en bêtes changea bien des gens,
sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissait au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupait dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parlait sans cesse
de ses chagrins, de sa maîtresse,
de ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
de détailler, de répéter,
quand nos amis ont, par délicatesse,
le sang froid de nous écouter.

Après ces longues confidences, il l'embrassait, et allait revoir Perséis: mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvait sur son passage, et le Dieu n'était pas insensible au desir de lui plaire.

Il lui parlait le doux langage
des yeux, des mines, du maintien,
que nos dames savent si bien
comprendre par le grand usage!

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendait rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita, pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes, et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur, dont il avait été la cause et le témoin, rapportait à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimait tendrement un jeune cerf qu'il avait élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages, il prend son arc et ses flèches; le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cyparis le

voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même, accablé de douleur. Son ame, prête à s'envoler, errait sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvait les pénibles combats
de la nature anéantie,
qui dispute encor au trépas
le dernier souffle de la vie.

Mais au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste prière :

« Que l'amitié de mes maux me délivre :
» accorde-moi la faveur de mourir,
» puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
» et ne peut aimer sans souffrir. »

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquait la mort, et se

plaignait aux Dieux d'être immortel; mais l'Amour lui offrit un nouveau consolateur. La sybille de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

« De nos vergers, de nos prairies
» vous exilez-vous pour toujours ?
» Ne chanterez-vous plus, sur ces rives fleuries,
» nos jeux, nos fêtes, nos amours ? »

— « Non, répondit Apollon; je n'ai plus » d'autre plaisir que celui de la soli-» tude. » La sybille reprit tendrement :

« J'approuve vos douleurs, et mon cœur les partage;
» mais de tous mes amis loin de me séparer,
» si j'avais vos chagrins, j'irais souvent pleurer
» à l'ombre de quelque bocage
» où je pourrais vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux : la main du pasteur rencontra la sienne; elle continua :

« Peut-on détester la lumière,
» quand on a reçu de l'amour

» une ame pour aimer, et des graces pour plaire?
» Hélas! si nos bergers vous perdaient sans retour;
» si les nymphes de ce séjour,
» comme une fleur vous voyaient disparaître,
» leurs soupirs..... et les miens peut-être
» vous feraient regretter le jour.

Tandis qu'elle parlait ainsi, des pleurs sillonnaient ses joues, et le Dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenait étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la sybille lui dit avec une douce langueur :

« Eh bien! renoncez-vous encore
» au bonheur de voir la clarté?
— » Non, répondit le Dieu, depuis que je t'adore,
» je reconnais le prix de l'immortalité. »

Alors la sybille ramassant une poignée de sable, continua, en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle;
» mais je voudrais pouvoir vous consoler toujours.
— » Hélas! je ne puis de tes jours

» rendre la durée éternelle ;
» mais je peux prolonger leur cours.
—» Eh bien ! que votre cœur règle ma destinée.
» Voyez ce sable dans ma main ;
» prononcez, et que chaque grain
» à mes jours ajoute une année. »

Son amant crut devoir y consentir,
convaincu, par expérience,
qu'un moment de vrai plaisir
vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas ! dans la suite, la sybille reconnut combien ce présent était funeste.

Sur les ailes du temps ses amours s'envolèrent.
La vieillesse arriva, ses charmes s'éclipsèrent.
Sa génération passa les sombres bords ;
elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
seule dans l'univers, elle disait aux Dieux :
« Faites-moi grace au moins du dernier grain de sable,
» ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux ! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette prin-

cesse, après une assez belle résistance, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il voulait lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea, en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le Dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avait fait, qu'on ne croirait jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant Génie
s'introduit dans les cabinets
des gazetiers, des faiseurs de projets,
et des enfants de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
dans ce jardin jadis embelli par nos rois (1),

(1) Le jardin des Tuileries.

près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands événements,
les siéges, les combats, la pluie et le beau temps,
par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophètes bien souvent,
plus malheureux encor que la pauvre Cassandre,
que l'on n'entendait pas, ont le désagrément
eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe, dont il eut Phaéton et ses sœurs.....

Mais entre les bras de Climène,
laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bonsoir. Vous saurez qu'en amour
il est bon de reprendre haleine.

LETTRE XIV.

Un jeune époux qu'amour enflamme,
à sa moitié jure à jamais
de lui rester fidèle ; mais
Ariste est l'amant de sa femme ;
ils n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une ame ;
Ariste l'idolâtre ; mais
la jeune Anette est sa voisine.
Elle est folle, vive, mutine ;
du reste, assez maussade ; mais
madame Ariste a mille attraits,
des yeux, une taille divine,
que son époux admire : mais
la jeune Anette est sa voisine.

Climène avait, dans tous ses traits,
un charme, une grace enfantine,
avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connaissait bien ; mais
Castalie était sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia, elle fut inexorable : il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du

mont Parnasse, où les Dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêlait ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venait du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il apperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étaient elles qui formaient ce divin concert, par le doux accord de leurs voix et de leurs instruments. Mais à la vue d'Apollon, armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussitôt le pasteur accordant sa lyre, leur chanta, ces couplets :

« Nymphes,

N°. 6.



Nymphe, pourquoi me fuyez-vous ?
Regardez moi, daignez m'entendre.

Monnet del. *P. Audouin sculp.*

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?
» Regardez-moi, daignez m'entendre.
» La paix doit régner entre nous :
» vous êtes belles ; je suis tendre.
» Nymphes, pourquoi me fuyez-vous ?

» De l'Amour quand on a les armes,
» craint-on les armes des mortels ?
» Laissez-nous adorer vos charmes :
» on doit partager les autels
» de l'Amour, quand on a ses armes. »

Vous jugez bien qu'Apollon était novice encore quand il composa ces couplets ; mais, outre le mérite de l'impromptu, ils avaient celui de louer la beauté ; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes : ainsi,

Ne demandez plus, Emilie,
pourquoi je peins souvent vos traits ;
car, plus on vous trouve jolie,
et plus aisément on oublie
si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étaient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près

d'elles : « Je suis, leur dit-il, le fils de » Jupiter et de Latone. — Et nous, re- » prirent-elles, filles de Jupiter et de » Mnémosine. — Je suis donc votre » frère !..... M'est-il permis d'embrasser » mes sœurs ? » Les nymphes rougirent, et accordèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des compliments vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne ; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouis
que l'un à l'autre on se renvoie,
sont bien souvent de faux louis
que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de Jupiter une douce intimité : et, malgré le sexe des neuf sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan ; il établit pour base la loi de

la Concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses (1), pour marquer leur égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua, peu de temps après, la première séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa :

Par un discours semé de fleurs,
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
des héros plaignit les malheurs,
de l'amour déplora les charmes,
et, par ses aimables douleurs,
fit éclore, dans tous les cœurs,
le plaisir du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
des traits aigus de la satire,
cribla le pauvre genre humain;
mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
les faits, les vertus, la mémoire

---

(1) Suivant Cassiodore, le mot de *muses* dérive du mot grec ὁμοιοῦσαι, qui signifie égales, pareilles.

des Turennes de ce temps-là.
Clio, sur l'aile de la gloire,
portant ces héros vers les cieux,
les fit voler aux rangs des Dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
et lut intelligiblement
le système du mouvement,
des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre Erato
chanta les amours du hameau
sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
l'accompagna; puis en cadence
Therpsicore, par un ballet,
termina gaîment la séance.

En peu de temps, ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'etendit au delà des royaumes de la Grèce, et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'était plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
d'un char de six coursiers, d'une suite complète;

or, personne ne fut jamais
éclaboussé par les laquais
ni la voiture d'un poète.
Les chars sont faits pour les Amours;
la fortune est le fruit de leurs aimables ruses,
aussi les Graces toujours
ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéraient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles apperçurent au milieu des airs un cheval ailé. C'était le célèbre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là, il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrène,

Cette poétique fontaine,
dont quelques écrivains badauds
se vantent de boire les eaux,
en buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégase s'arrête: le Dieu sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
par-delà le sommet des monts,
toutes les neuf sœurs à la file,
comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et leur coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble:
on s'empresse, on admire, on dévore des yeux,
chez les neuf sœurs, les détails précieux
dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous:

Les compliments n'ont pas coutume
de passer pour des vérités;
ceux que vous tracerait ma plume
feraient tort aux réalités.

LETTRE XV.

Bacchus, chez lequel les Muses furent accueillies, était un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux-arts. Il régnait à Nyse, avec Ariane, qu'il avait épousée dans l'île de Naxos, et rassemblait à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des Muses le bal s'ouvrit. Therpsicore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les amours dessinaient ses pas,
la volupté suivait ses traces,
les plaisirs animaient ses graces,
et s'entrelaçaient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Erato s'y distinguèrent tour à

tour; les applaudissements redoublèrent quand on vit paraître Marsyas.

Cet habile musicien avait trouvé la flûte de Minerve, dans une fontaine où cette déesse l'avait jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tirait des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avait charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se lève, et, d'un ton d'arrogance, défie son rival, en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve; et, reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
des premiers concerts du printemps ;
des premiers desirs des amants
soupire la mélancolie ;
du gazouillement des ruisseaux
il cadence le doux murmure ;
puis interrompant à propos,
ou précipitant la mesure,
du caprice de ses pipeaux
semble lutiner les Echos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
il égare, parmi les fleurs,
et les bergers et les buveurs
dansant autour du vieux Silène.....
Mais tout à coup, au fond d'un bois,
on croit ouïr la voix plaintive
d'une Driade fugitive,
qui, faible et réduite aux abois,
pousse un cri !.... La peur, l'espérance,
font palpiter et tressaillir !....
jusqu'au moment où le plaisir,
interrompu par un silence,
se réveille par un soupir.

Marsyas avait fini ; on l'écoutait encore. Mais lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'était un bruit, un brouhaha !.....
On s'écriait : Bravo! merveilles !
et jamais on n'a vu de cabales pareilles
au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude ; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer, dans tous les cœurs, l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit, et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instruments. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
amuser, intéresser même;
mais il ne peut jamais dire, comme la voix :
« Vous êtes belle ; je vous aime. »

Lorsqu'Apollon eut disposé l'assemblée en sa faveur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivants (1) :

» O nymphes de Naxos! qu'elle vous parut belle,
» lorsqu'au milieu de ses douleurs,

---

(1) Voyez la IIIe partie, page 34 et suivantes.

» son teint brillait comme la fleur nouvelle
» que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
» Aux accents de sa voix, sur les plaines humides,
» Amphitrite paraît avec les Néréides ;
» Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux ;
» la mer blanchit d'écume, on s'empresse, on admire :
» Amphitrite tremblait de perdre son empire,
» en la voyant s'élancer vers les flots ! ....
» Mais un consolateur, conduit par la victoire,
» par l'Hymen lui fut présenté ;
» et ce Dieu rendit la Beauté
» inséparable de la Gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport ; et dès-lors Marsyas prévit sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon se fiant peu aux applaudissements de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adorait à Gnide, et la Galathée de Pygmalion, que l'amour avait animée, étaient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon, faisant une double allusion à ces

deux chef-d'œuvres, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta, en s'accompagnant de sa lyre :

« Autrefois de chaque belle
» empruntant le plus beau trait,
» de sa Vénus Praxitèle
» en composa le portrait.
» Si j'avais une étincelle
» de son talent précieux,
» je ferais adorer celle
» que je compose en ces lieux.

» Je prendrais de Polixène,
» les yeux, la taille et le sein;
» et la bouche d'Eroxène,
» et l'albâtre de son tein;
» de Chloé le front novice,
» la timide bonne foi;
» le sourire d'Eucharisse,
» qui semble dire : aimez-moi.

» Ah! si mon ciseau fidèle
» pouvait rendre les appas
» qu'on voit sur chaque modèle,
» et ceux que l'on ne voit pas,
» sans voile représentée,
» avec leurs proportions,

» que bientôt ma Galathée
» ferait de Pygmalions !

» Si, pour lui donner la vie,
» l'Amour consultait mes vœux,
» ton enjoument, Euphrosie,
» pétillerait dans ses yeux.
» Aglaé, de ta malice
» je lui donnerais un grain ;
» et ton cœur, tendre Euridice,
» palpiterait sous ma main.

» Mais pourquoi ma voix légère,
» unissant tant de beautés,
» me fait-elle une chimère
» d'aimables réalités !
» Tandis que je les rassemble,
» Amour rit de mon travail,
» et j'abandonne l'ensemble,
» pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous observer que chaque femme y était intéressée ; car les yeux d'Apollon avaient désigné toutes celles que sa bouche n'avait pu nommer : aussi la

victoire lui ſut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa, ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux ſormèrent un ſleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Emilie, qu'il est souvent plus aisé de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui, de l'enfant de Vénus,
étendez chaque jour et l'empire et la gloire,
laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
et lire dans vos yeux la grace des vaincus.

LETTRE XVI.

Vous connaissez, Emilie, l'espèce fertile de nos petits Mydas, qui se vantent de posséder un esprit et des connaissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourraient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Mydas, leur premier père, était roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt;

Car, à Paris, il eût fait des merveilles ;
il eût été le chef de nos censeurs,
petits-maîtres, commis, et clercs de procureurs,
auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince ayant entendu parler du

talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Par-
» bleu, je serais curieux de juger cet
» homme-là ; qu'on me le fasse venir. »

Apollon se présente ; et Mydas, bégayant et grasseyant tour à tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique.
» Voyons un peu : je m'y connais ;
» non que je sache la musique,
» Jupiter m'en préserve ! Mais
» je sais tout, sans avoir jamais
» rien appris. De plus, je me pique,
» lorsque je prononce un arrêt,
» d'employer le terme technique ;
» car je suis, grace à Richelet (1),
» savant par ordre alphabétique.
» Au reste, je vous avertis,
» mon cher, que, par tous mes amis,
» dans notre comité lyrique,
» vous serez loué comme un Dieu,
» ou sifflé comme un misérable ;
» car, avec nous, point de milieu :
» l'on est divin ou détestable. »

---

(1) Auteur d'un dictionnaire.

Tandis

Tandis que Mydas débitait ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à son lever.

Pan était un seigneur voisin,
tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
sont renommés pour leurs chansons à boire,
et leur talent pour chanter au lutrin.

Le roi le voyant entrer, courut à sa rencontre, et, prenant Apollon par la main: « Vous voyez, dit-il, un rival que » je vous présente. C'est vous proposer » une victoire de plus. Allons, messieurs, » le moment est favorable: voici mon » barbier: je suis à vous: commencez. »

Pan chanta le premier, et Mydas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levait les yeux au ciel, frappait des pieds et des mains, et criait aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,
écoutant la voix de son frère,
enchanté de l'entendre braire,
avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençait à peine, que Mydas l'interrompit en s'écriant :

» Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,
» petit genre.... Où sont donc ces cadences perlées,
» ces grands éclats, ces ports de voix,
» et ces roulades martelées ? »

Puis se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

» C'est un jeune homme encor ; mais s'il veut quelques temps
» étudier votre méthode
» et suivre mes leçons, avant peu je prétends
» lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Mydas parlait encore, lorsqu'il sentit éclore, sous sa chevelure, une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Mydas exigea de lui la promesse d'un secret

inviolable : le barbier lui en fit le serment ; mais, par malheur,

On tait le bien, même le mal ;
plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
dans les siècles passés ; mais, par un sort fatal,
l'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
de dévoiler le ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le roi Mydas a des » oreilles d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui, étant agités par le vent, répétaient entre eux : « Le roi » Mydas a des oreilles d'âne. » Vous voyez que, dans ce temps-là, les secrets enfouis germaient et croissaient avec les plantes.

S'il en était encor de même,
les roses de votre jardin,

sous l'aile du zéphyr badin,
diraient en naissant : Je vous aime.

Mydas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito , alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la première grace qu'il paraîtrait desirer. Le prince aux longues oreilles demanda le privilége de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Des modernes Mydas en France
tel est encore le grand mot :
De l'or!.... Messieurs , en conscience ,
avec de l'or est-on moins sot ?
En a-t-on moins d'impertinence ?
Est-on moins dupe tous les jours ,
de Cupidon et de sa mère ?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire ?
Est-on mieux fait pour les amours ?
A-t-on les graces du bel âge ?
A-t-on l'estime ? A-t-on l'honneur ?
A-t-on de l'esprit et du cœur ,
la délicatesse en partage ?
Et lorsque d'un limon grossier
le ciel nous a pétri le crâne ,
avec tout l'or d'un financier ,
a-t-on moins des oreilles d'âne ?

Mydas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète ; les aliments, en approchant de ses lèvres, se changeaient en or; et ce riche indigent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte éclopé,
devant lui voit servir un repas délectable,
sans oser y toucher ; puis, se levant de table,
boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule, depuis ce temps, un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,
je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,
quelques feuilles de lys, puis encore autre chose,
ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour à tour
des plumes que je pris pour celles de l'amour.
Me rappelant alors, belle Emilie,
que cette onde souvent caressa vos trésors,
dans une tendre rêverie,

je m'agenouillai sur ses bords,
songeant au fleuve de Lydie.

P. S. J'espérais vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'île de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amène celle de nos entretiens, et le plaisir de nous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le sagittaire me rappèle
sous les étendards de Thémis (1):
heureux si je puis exhaler
l'ardeur divine qui m'enflamme,
et du feu dont brûle mon ame,
voir tous mes auditeurs brûler,
et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
qu'il est glorieux d'étouffer
et l'imposture et la licence!
Et qu'il est doux de triompher,
quand on combat pour l'innocence!

(1) L'auteur entrait alors dans la carrière du bareau.

Rempli de cet espoir flatteur,
ambitieux admirateur,
de Paris, de Rome et d'Athènes,
je vais, orateur-écolier,
suivre, applaudir, étudier
Gerbier, Cicéron, Démosthènes.

Quand je confesse à vos genoux
ma défaite et votre victoire,
que n'ai-je leur talent, et vous
le cœur de leur auditoire!

FIN de la première Partie.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SATURNE,

TABLE.

Première Partie.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS, ci-dev. Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

DEUXIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIERE ÉDITION.

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire,
Rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

IX — 1801.

A ÉMILIE.

Au Château de Lassigny.

Autrefois, dans ces prés fleuris,
j'écrivais à celle que j'aime.
J'y reviens ; mon cœur est le même,
je vous aime et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
dont le récit m'était si doux !
J'abandonne Thémis pour vous,
et les Epines pour les Roses (1).

Ne cherchez point, dans ce récit,
l'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense ;
quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science ;
je n'appris, en suivant mon goût,
qu'amitié, qu'amour et constance ;
on ne peut pas apprendre tout.

---

(1) Allusion à un Ouvrage de jurisprudence, que l'Auteur essayait alors.

Vous qui, par un art adorable,
unissez la grace au savoir,
hélas! consolez-vous d'avoir
un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avais l'esprit, Émilie,
Je ne serais que votre Amant,
vous ne seriez pas mon Amie.

Si je devais à la Nature.
la beauté, l'éclat, la fraîcheur,
je passerais comme une fleur;
ce ne serait plus ma figure,
et ce sera toujours mon cœur.

LETTRES

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XVII.

TANDIS qu'Apollon étendait au loin l'empire des Beaux-Arts, la terreur et la désolation régnaient au pied du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avait frappé la terre avec le poing, et de ce coup terrible était né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'était établi au pied du mont

Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageait ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses, quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua, en son honneur, les Jeux Pythiens. Ils étaient à peu près semblables aux Jeux Olympiques; mais le Génie y partageait les couronnes avec la Force et l'Adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avait un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelaient chaque jour. Le Dieu des Beaux-Arts y présidait, assis sur un trône de verdure. Il

animait les accents des Bergers et les graces des Bergères, et faisait renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersaient dans les bois voisins, et sur le penchant des montagnes. L'Hymen les égarait dans ces doux labyrinthes; et, durant le calme de la nuit, on entendait les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses Bergers. Les Dieux même en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas! s'écriait-il, en versant des larmes amères:

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» doux asyle, aimable verdure,
» où, loin du tumulte des Cours,

» la liberté filait mes jours
» entre les Arts et la Nature ;
» bois où j'aimais à respirer
» la paix et la fraîcheur de l'ombre ;
» antre mystérieux et sombre ,
» où mon cœur venait soupirer ,
» où je goûtais avec ivresse
» l'amertume de la tendresse ,
» et la volupté de pleurer.

» Nymphes de ces bois , de ces plaines ,
» oubliez mes jeunes erreurs ;
» vous , Naïades de ces fontaines ,
» vous dont je fis couler les pleurs
» sur les beautés du voisinage ,
» pardonnez-moi ! je fus volage ;
» je maltraitai de tendres cœurs ;
» la Cour avait gâté mes mœurs ;
» mais, dans cet heureux coin du monde,
» loin des intrigues de la Cour ,
» belles Naïades , mon amour
» devenait pur comme votre onde ;
» et je vous dois la volupté
» d'avoir goûté le bien suprême
» au sein de la fidélité
» dont je ne m'étais pas douté.

» Pasteurs que je quitte et que j'aime,
» en voyant mon char radieux
» ouvrir ou finir sa carrière ,
» songez que j'ai sur vous les yeux ,

N° 7.



Sur vous je veillerai sans cesse;
N'oubliez jamais ma tendresse,
Et conservez-moi votre amour.

C. Monnet inv. del. P. Audouin sc.

» et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux,
» ces lieux sauront toujours me plaire;
» j'y prodiguerai ma lumière
» et mes dons les plus précieux.
» J'y ferai germer le génie ;
» des Sages et des demi-Dieux
» la Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis; je vous prie
» de veiller sur mes pauvres Sœurs (1).
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» l'essaim de leurs adorateurs
» fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles essuieront de fadeurs,
» de dégoûts, d'ennuis, de froideurs!
» Que je les plains d'être immortelles! . . . .
» Adieu ; de l'empire du jour
» sur vous je veillerai sans cesse ;
» n'oubliez jamais ma tendresse,
» et conservez-moi votre amour ».

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les Pasteurs qui avaient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux

---

(1) Les Muses.

tout le prix, après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avait été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avaient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'était plus sur la terre, mais il était dans le cœur de tous ceux qui l'avaient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous serait-elle pas venue quelquefois, Emilie? Et même en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
loin du riant séjour de Pomone et de Flore;
ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
le plus tendre de vos amis,
secrètement vous habitez encore
la retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

De tous les Dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appelait Pœans les hymnes que l'on chantait en son honneur, parce qu'ils commençaient ordinairement par ces deux mots (1) : Io Pœan. Ces paroles étaient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avait remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui criaient sans cesse : Io Pœan. Allons ! frappe ! ou lance tes traits ! Et, dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'allégresse. On immolait ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau. On ajoutait à ces sacrifices des libations d'huile et de

(1) Ou ἴε Παιάν.

lait; celles-ci, en mémoire des temps où il gardait les troupeaux; celles-là, parce que l'olivier, fidèle au Dieu du Jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentait encore sur ses autels le corbeau qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous annonce, dit-on, les arrêts des Destinées; l'aigle qui, d'un œil audacieux, fixe le Soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célèbre son retour, et la cigale qui chante les beaux jours de son empire.

Le Dieu était représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottants, et le front ceint de lauriers. Il tenait de la main droite un arc et des traits, de la gauche une lyre à sept cordes, emblême des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portait un bouclier, comme protecteur des humains, et présentait les

trois Graces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettait un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui était consacré, à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence était l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Emilie,
quand la fièvre brûlait la fleur de mes beaux jours,
loin de vous, je chantais d'une voix affaiblie
le moment où j'allais épuiser pour toujours
la coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis : quand, près des sombres bords,
aux charmes de votre présence,
à vos doux entretiens, à vos tendres accords,
même aux tourments de votre absence,
je comparai le froid silence
et l'éternelle indifférence,
et le bonheur glacé de l'empire des morts ;
l'Amour sait avec quels transports
je chantai ma convalescence !

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébrait en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces

détails; car vous savez mieux qu'une autre,

> Que d'un peuple d'adorateurs,
> si les hommages sont flatteurs,
> en revanche rien n'est plus triste
> que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit, dans la suite, les Jeux Pythiens; celui du mont Sorate, dont les prêtres traversaient, nus pieds, des brasiers ardents; et celui de Delphes, où les adolescents lui offraient leur chevelure. C'était là, sur-tout, qu'Apollon rendait ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette Prêtresse. Ils ont épuisé, à ce sujet, toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même,

témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le Diable était de la partie, qu'il s'introduisait dans le corps de la Devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoilait l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces Messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étaient intéressés dans le produit des offrandes, avaient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avaient déterminé ce choix ; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il fallait les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figurait aux spectateurs l'inspiration du Dieu, était essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle ?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?

Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
baisser sa mourante prunelle,
palpiter, chanceler, faiblir,
tomber, enfin s'évanouir?

Le sexe de l'Oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistait à leur donner toujours un sens équivoque, en sorte que l'événement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
les équivoques, la magie,
et le dédale insidieux
de l'adroite amphibologie?
Qui jamais sut, avec plus d'art,
peser la crainte et l'espérance,
donner double face au hasard,
déguiser même l'évidence,
et sur-tout sauver l'apparence?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
avoir raison et donner tort,
que ces tendres Enchanteresses
qu'Amour fit pour nous obéir,

nous ensorceler, nous trahir,
nous enivrer par leurs caresses,
nous tromper au sein du bonheur,
en prolonger la douce erreur
jusques au terme de la vie,
et, pour finir la comédie,
en sanglotant, fermer les yeux
de l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement, fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisait au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrais, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule Antiquité.

Je vous y tracerais, de la Bonne-Aventure,
chez nos premiers aïeux, le règne florissant;
et vous ririez de voir que la mère Nature
a radoté presque en naissant.

On devinait alors, par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est

perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire, dans les traits du visage, les événements futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et, tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater (1).

Je vois, dans ce regard timide,
un cœur qui voudrait, en aimant,
que son ami fût son amant,
et que son amant fût son guide.

Sur ce front siège la Candeur.
Quand il rougit, la Modestie
cache le trône du Génie
sous les roses de la Pudeur.

---

(1) Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse, que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'Auteur.

Cette bouche où l'Amour se joue,
et semble appeler le baiser,
lui défend de s'y reposer,
et l'exile sur chaque joue,
sans qu'il ose même approcher
des fossettes que le Sourire
creuse en jouant, pour se nicher
sur les confins de son empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
au nez divin de la Sultane,
qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
des lois à la Cour Ottomane,
fait redire à plus d'un amant :
« Elle aurait été Roxelane,
» si j'avais été Soliman ! »

Revenons à la Sibylle : on l'appelait souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyait, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvrait un trépied d'or massif, qui avait été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'Oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès.

Ce philosophe joignait aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disait que, de toutes les connaissances humaines, la plus difficile était celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardait comme plus sage que lui. Bias était en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportaient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit, en s'éloignant : J'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisait consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le Temps ni la Fortune ne peuvent altérer. Solon refusa

le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornait au simple nécessaire, et dont la maxime était : RIEN DE TROP. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étaient les mœurs des Sages de la Grèce. Quand on se rappèle les beaux siècles où fleurissait cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les Vertus et les Graces qui germaient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si long-temps exilées.

On rapporte à ce sujet, Emilie, un procès, depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de terminer.

Minerve, au divin comité,
plaide avec la reine des Belles ;
car la Sagesse et la Beauté
sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
pouvoir me passer de vous dire
qu'il s'agit entre elles des droits
et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
sept Sages, que la Grèce encense ;
et Vénus met pour contrepoids
les trois Graces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
l'Amour, dit-on, craint pour sa mère.
Qu'il vous présente au tribunal,
et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
avoir mille Graces pour trois ;
Minerve n'aura plus un Sage.

LETTRE XIX.

Je vous ai parlé, belle Emilie, des Philosophes de l'antiquité; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la Philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer;

> Et mon esprit, en ce moment,
> aussi bien que mon cœur, sent, par expérience,
> qu'avec vous un engagement
> mène bien plus loin qu'on ne pense.

La Philosophie était autrefois l'art de bien vivre, et le titre de Philosophe était le synonyme de Sage et d'Heureux. Cette Philosophie était générale et constante. Elle variait souvent dans sa marche, mais elle marchait toujours au but où la Sagesse et le Bonheur l'attendaient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela : la Philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers, que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour ou de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de Philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de Philosophies diverses que de Philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour ; ce qui, naturellement, nous a fait tomber dans l'infini. Telle est, parmi nous, la Philosophie pratique.

Quant à la Philosophie élémentaire, habitante du pays Latin (1), depuis long-

---

(1) Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine ; et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la Jeunesse, intéressée à perpétuer son exil.

temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, aliments peu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Echo, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
qui, plus maigre qu'un pénitent,
vers les derniers jours de carême,
s'en va nuit et jour ergotant,
et fagotant quelque système
qu'on n'entend pas, et que souvent
elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfants,
le symmétrique Syllogisme,
est suivi, la plupart du temps,
de l'indéchiffrable Sophisme.
Ces deux monstres argumentants
traînent longuement à leur suite
les éternels raisonnements,
et la kirielle maudite
des axiômes des pédants,
capables seuls de mettre en fuite
ceux qui, du goût et du bon sens,
sont un tant soit peu partisans.

Vous connaissez, belle Emilie,
ces grilles, ces sombres réduits (1),
où l'on sacrifie aux ennuis
les plus beaux jours de notre vie;
où l'art rétrécit notre esprit,
où l'on martyrise l'enfance,
où la servitude flétrit
les roses de l'adolescence.
Là, dans un Temple ténébreux,
tapissé de lambeaux poudreux,
de longs arguments et de thèses,
dès que l'aube blanchit les Cieux,
siège un Pontife radieux,
fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle.... Il se tait.... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
des pointilleuses périphrases
de tous nos jeunes Prestolets
et de tous nos Petits-Collets,
entortillés de grandes phrases;
de tous nos fades Damerets,
fabricateurs à peu de frais
de calembours et d'épigrammes;
de nos importants Freluquets,
confidents musqués de nos Dames,
leurs Ecuyers et leurs Valets;

(1) Les collèges.

souvent aussi de ces vieux crânes,
qui, toujours parmi les tombeaux
des auteurs anciens et nouveaux,
dont ils vont évoquer les mânes,
ont embarrassé leurs cerveaux
de l'immense et sombre chaos
des écrits sacrés et profanes;
enfin, de mille sots divers,
qui, portant sur tout leur sentence
d'un air bouffi de suffisance,
jugent doctement de travers;
et prenant un ton d'empyrique,
avec leur grec et leur latin,
prétendent prouver, sans réplique,
qu'il est soir quand il est matin.

Si, l'un de ces jours où vos charmes,
après une douce langueur,
brillent comme la tendre fleur
qu'Aurore baigne de ses larmes,
je disais en vous présentant
à cette honorable assistance :
« Messieurs, parmi vous l'on prétend
» qu'ici bas tout n'est qu'apparence (1).
» Doncques la beauté purement
» est un songe, une bagatelle;

(1) Les Pyrrhoniens, dont on discutait encore ici les rêveries à la fin de notre siècle, doutaient de tout, même de leur existence.

» eh bien ! je soutiens hardiment
» qu'elle existe réellement ;
» et vous voyez mon argument ».
A ces mots, la docte séquelle
viendrait, avec sa kyrielle
d'ATQUI, d'ERGO, d'ET CÆTERA,
argumenter IN BARBARA (1)
contre l'EXISTENCE RÉELLE
et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
n'en soutiendrait pas la présence ;
tout en se jetant à vos pieds,
ils en nieraient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
leurs arguments estropiés
tomberaient fort en décadence ;
et vos prosélytes, vainqueurs
par la raison démonstrative,
craindraient peu que ces noirs Ligueurs
se tinssent sur la défensive ;
car l'Amour, de ses traits charmants,
criblerait les raisonnements
et les cœurs de nos Philosophes,
qui, bientôt terrassés, vaincus,
et de sophisme convaincus,
par leurs fréquentes catastrophes,

---

(1) Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

viendraient tous, en moins de deux jours,
prendre l'écharpe des Amours (1).

Ah! que notre Secte, Emilie,
l'emporterait en peu d'instants!
Qu'elle brillerait aux dépens
de l'antique Philosophie!
Fleurs d'amour et fruit du génie
s'y cueilleraient en même temps.
Ah! de cette Secte chérie
je voudrais être le Platon,
et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma Philosophie;
et bientôt j'aurais surpassé
les Socrate, les Aristippe,
et les Bias et les Xantippe,
si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une morale,
que les cœurs suivraient aisément.
Nous poserions pour fondement
concorde, humeur toujours égale;
proscrivant éternellement
tout systême, toute cabale;
permettant, sans difficulté,
comme ne pouvant la défendre
sans offenser notre équité,

---

(1) On sait que les Ligueurs et les Royalistes se distinguaient par des écharpes de différentes couleurs.

cette voix timide et si tendre,
qui, ne s'élevant qu'à moitié,
se fait pourtant bien mieux entendre
que les discours de l'amitié.....
Vous le voyez, belle Emilie,
mes principes sont assez doux;
adoptez-les; que risquez-vous
d'essayer ma Philosophie?

LETTRE XX.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus : leur sort vous inquiète sans doute ;

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
et même de fraternité :
je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avait-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortège, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avaient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hypocrène; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie,

et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses indignées acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des Dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire; puis elles célébrèrent en équivoques la Chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'était point cette mâle harmonie,
ni ces nobles élans, ni cette majesté,
qui transportent l'ame ravie
au sein de la Divinité.
Ce n'était point cette vive gaîté,
qui sème, en voltigeant, le sel de la satyre;
ce n'était point cette ingénuité
d'une Bergère qui soupire,
et dont les pleurs nous font sourire
de tendresse et de volupté.
C'étaient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
découpés, brodés, précieux,
des calembours délicieux,
et le combat des Dieux était une Ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-

elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du Maître de l'Univers, qui, d'un souffle, anime tous les êtres, et, d'un regard, les plonge dans le néant : puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des
» hommes, avait changé la terre en une
» mer immense, et le genre humain
» n'était plus. Les plus hautes montagnes
» avaient caché leur cime. Une seule
» élevait encore sa tête au-dessus des
» flots; c'était le mont Parnasse, situé
» entre l'Attique et la Béotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide,
» parmi les hommes, les arbres et les
» animaux flottants, voguait une frêle

» barque, jouet des aquilons et des ondes.
» Elle portait un couple heureux et respectable, et la Vertu se sauvait du naufrage, avec Deucalion et Pyrrha. Le souffle des vents, ou plutôt celui de l'Eternel les porta vers le sommet du mont Parnasse. Ce fut là qu'ils abordèrent en tremblant, et que, promenant au loin la vue, ils considérèrent avec effroi le vaste tombeau du genre humain.

» Cependant les eaux décroissaient, et l'on découvrait déjà les montagnes, les collines et les plaines élevées; mais par-tout la Nature était morte, et le silence habitait seul dans l'Univers.

» Deucalion tendant les bras à son épouse : O ma bien-aimée, lui dit-il ! qu'allons-nous devenir? Nous voilà seuls au monde ! Hélas ! si le flambeau de l'amour brûlait encore pour nous, ce désert verrait un jour de nouveaux

» habitants, et nous aurions quelqu'un
» pour nous fermer les yeux. Mais la
» vieillesse a glacé nos sens, et je ne
» prévois plus que la solitude et la mort.
» En parlant ainsi, les époux s'appro-
» chaient lentement d'un temple où Thé-
» mis rendait ses oracles; là, s'appuyant
» sur les bras l'un de l'autre, ils se pros-
» ternent ensemble, et courbent leurs
» têtes blanchies au pied du sanctuaire.
» Tout-à-coup la voûte s'ébranle, et le
» couple vénérable frémit en entendant
» ces paroles : SORTEZ DU TEMPLE, VOI-
» LEZ-VOUS LE VISAGE, ET JETEZ DER-
» RIÈRE VOUS LES OS DE VOTRE MÈRE.
» A ces mots, Deucalion, l'ami des
» Dieux, interprétant leur volonté, cou-
» vre d'un voile sa tête et celle de son
» épouse. Ils traversent ensemble de
» vastes déserts, et jètent derrière eux
» les pierres qui sortent du sein de la
» Terre, notre mère commune. Soudain
» ces pierres, semblables au marbre que
» l'artiste a dégrossi, prènent, par

» degrés, une figure humaine. Bientôt
» leurs traits se perfectionnent, leurs
» yeux brillent, leur teint s'anime, leurs
» membres s'agitent, ils vont marcher...
» Ils marchent ! Jupiter leur dit : VIVEZ,
» et ils vivent ».

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures, mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil :

Car, depuis leur métamorphose
elles ont conservé leur volubilité,
et le talent, si cher à la beauté,
de dire, en bien des mots, rien ou très-peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité.

N.° 8.



Jupiter leur dit : vivez ; et ils vivent

Monnet del. *P Audouin sc.*

intimité. Souvent elles parcouraient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hypocrène. Là, elles rencontraient leurs jeunes élèves, cueillant des fleurs, et les encourageaient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de votre demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asyle. Le tyran Pyrénée, établi, depuis peu, dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussi-tôt les neuf Sœurs prirent des aîles et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais, en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chûte. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce temps, les plus belles

contrées de l'Univers; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il serait même assez plaisant
que, vous parlant de ces doctes Pucelles,
je racontasse innocemment
leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avaient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhæsus était fils de Therpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étaient aussi enfants des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un Poète était-il inspiré par une Muse, on disait d'abord qu'elle l'avait adopté; puis on répétait qu'il était son fils; puis les femmes charitables soupçonnaient que cela pouvait

être; puis les femmes discrètes publiaient que cela était; elles le tenaient de bonne part, elles en avaient des preuves; elles l'avaient vu, elles l'auraient juré! .... Elles le juraient, et l'on écrivait sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'Adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces DAMES INVISIBLES (1). D'autres, sans les connaître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux Chevalier, sans casque, sans armure,
    mais d'un triple orgueil cuirassé,
    et d'un noble amour embrasé,
sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;

(1) Voyez l'ingénieux roman de Dom-Quichotte.

et, depuis sa déconfiture,
mérita d'être baptisé
LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE (1).

Les convives recherchaient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençaient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissaient en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevait des autels et des statues. Elles étaient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front était couronné de palmes, et chacune d'elles portait les attributs de l'art auquel elle présidait.

Les Romains leur avaient élevé un temple, où les Poètes lisaient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avaient aussi consacré un autre monument; c'était la Fontaine des Muses. Mais, ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine

(1) Voyez le même roman.

était auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage! Les voisins furent long-temps sans se connaître. Enfin, sous le règne d'Auguste (1), les Prêtres du Temple en ouvrirent les portes aux Gardiens de la fontaine, et ceux-ci permirent aux Prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les Sœurs d'Apollon furent accueillies à la Cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais tandis que les Muses brillaient auprès du trône, souvent elles s'échappaient pour aller, dans la retraite, consoler les affligés. Là, elles pleuraient avec Sapho, gémissaient avec Ovide, et soupiraient avec Tibulle. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et

---

(1) Auguste et Mœcène protégèrent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnèrent plus que les protégés.

quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces moments où la Mélancolie
étend son voile sur les jours
que je passe loin d'Emilie;
quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
des bois où gémit Philomèle;
quand mon cœur gémit avec elle,
ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
» me dit-elle; je viens soupirer vos douleurs:
» il est doux de verser des pleurs,
» quand on pleure par sympathie; »
ah! si je l'en croyais! . . . . Mais souvent l'Amitié,
pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier? dites-moi par pitié;
dois-je me fier à ma Muse?

LETTRE XXI.

Adoré des hommes, chéri des Dieux, favorisé des Déesses, Apollon se voyait au comble de la gloire et de la félicité; mais il était père, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit, d'un pas tremblant, approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse, à son aspect, un front respectueux. Tandis que le Dieu du Jour admire, avec une émotion secrète, ces traits charmants qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône, et d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie : O mon père!......

A ce mot, Phébus se troubla;
mais il se trouvait fort en peine:

à qui dois-je cet enfant-là ?
Est-ce à Leucothoé, Clitie, ou bien Climène?
ou tant d'autres? Quel embarras!
Je sens bien que je suis son père;
mais décemment je ne puis pas
lui demander quelle est sa mère.

» Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, » qu'un jeune audacieux outrage impu- » nément ton épouse chérie ! .... La- » quelle? se disait Apollon.-- Et fidèle, » ajoutait le suppliant ». Le Dieu du Jour n'y était plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'une voix plus assurée: « Epaphus, né de la nymphe » Io, se prétend fils de Jupiter. Je ne lui » conteste point cette illustre origine; et » le téméraire nie insolemment que je te » doive le jour, et qu'Apollon soit l'é- » poux de Climène......

— » De Climène! Oui, mon fils, je les ai reconnus
» ces traits dont la douceur me rappèle ta mère.

— » Si sa mémoire vous est chère,
» sa prière et mes vœux seront-ils entendus ?
— » Ah! parle; et, quel que soit le sujet qui t'amène,
» je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
» ce que tu vas me demander.
» Apollon ne sait rien refuser à Climène.
— » Pour convaincre à jamais les mortels envieux
» que du Maître du jour j'ai reçu la lumière,
» mon père, sur ton char, laisse-moi, dans les cieux
» parcourir ton immense et brillante carrière.
— » Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?
— » Climène. — Ecoutez-vous les vœux ambitieux
» qu'enfante l'orgueil d'une Mère?
» Et l'amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux
» un bandeau plus épais que celui de son frère ?
» Faible mortel, des cieux connais-tu le chemin?
» Pourras-tu diriger, d'une main intrépide,
» mes coursiers gravissant le sentier du matin,
» et descendant, le soir, d'une course rapide,
» cette vallée immense où, dans le sein des mers,
» Amphitrite m'attend au bout de l'Univers ?

» Ouvre les yeux; renonce à ce projet funeste;
» vois les monstres épars sous la voûte céleste.
» Comment braveras-tu le Lion rugissant,
» et l'Ecrevisse aux serres menaçantes,
» et l'Hydre aux têtes renaissantes?
» Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
» le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
» le Scorpion livide et gonflé de poison,

» le Verseau de son urne inondant l'horizon,
» le Capricorne épouvantable,
» dont le front, surmonté d'un sinistre croissant,
» fait frémir des Epoux le Peuple pâlissant! »

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auraient sans doute détourné Phaéton de son projet, si Climène, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appèlent de l'entêtement, et les femmes du caractère.

Le caractère du fils triompha de la raison du père. Le Dieu du Jour appèle, en soupirant, les Heures matinales. Elles volent, précédées de l'Aurore, et attèlent au char du Soleil le rapide Eoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Ethon et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine, en partant, les derniers avis de son père :

» Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
» évite également et la terre et les cieux.

» Suis le milieu ; c'est là le chemin qu'il faut prendre.
» Il y va de tes jours à le bien observer :
» on tombe pour trop s'élever,
» et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parlait encore, et déjà son fils planait au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent, en bondissant, dans les plaines de l'air. Tantôt s'élançant vers la demeure des Immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour-à-tour d'embraser la terre et les cieux. Ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe, Neptune au sein des ondes, et Pluton même au fond des enfers.

Cybèle, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et, levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés, adresse, d'une voix presque éteinte, cette prière au Souverain des Dieux :

Si j'ai mérité ta colère,
si les humains sont innocents,
tonne sur leur coupable mère,
mais épargne au moins ses enfants.
Termine, par pitié, les tourments que j'endure;
de mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phébus a desséché ma brillante ceinture,
ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
quand la douleur toujours nouvelle
de maux toujours naissants m'offre une éternité!
Rendez à la Terre embrasée,
rendez la nuit et la rosée,
ou reprenez, grands Dieux, son immortalité.

A ces mots, le Roi des Cieux, touché du malheur de Cybèle, parce qu'il en était lui-même menacé, se lève, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Climène. Tandis que les coursiers achèvent au hasard la carrière du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne et tombe dans l'Eridan, dont les ondes brûlantes roulent vers l'Océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous sur le rivage Cygnus, jeune roi des Liguriens (1)? Jeune, mais fidèle; monarque, mais sensible, il tend les bras au corps inanimé de son cher Phaéton. Oh! s'il pouvait s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la dernière fois! Le Ciel seconde les vœux de l'Amitié. Soudain Cygnus se couvre d'un plumage dont la blancheur annonce la pureté de son ame. Il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses aîles étendues: sa douleur, long-temps muette, s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répète et prolonge les accents mélodieux.

Moins heureux que Cygnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frère, sentent leurs pieds s'attacher au rivage.

---

(1) Il y a eu plusieurs Cygnus; celui-ci est le plus célèbre et le seul intéressant.

Leurs bras s'allongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphyre agite la feuille argentée du Peuplier; et leurs larmes distillées en perles jaunissantes forment cet ambre précieux que les Graces viènent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,
de la Beauté souvent embaument les appas,
et, parfumant au loin la trace de ses pas,
annoncent aux amants leur jeune souveraine.
Mais ils n'exhalent point cette suavité,
ce nectar enivrant, cette pure ambroisie
des timides soupirs que la Mélancolie,
la Tendresse et la Volupté
font éclôre, au matin, des lèvres d'Emilie.

LETTRE XXII.

Le Printemps renaissait pour la première fois ;
tout souriait dans la Nature.
Zéphyre couronnait les bois
des prémices de la verdure ;
tout fleurissait, tout languissait ;
le cœur étonné balançait
dans une douce incertitude,
et lui-même s'interrogeait
sur la tendre sollicitude
dont il cherchait en vain l'objet.
Le feu d'amour couvait encore ;
nul desir, jusque-là, ne l'avait excité ;
il fallait, pour le faire éclôre,
un sourire de la Beauté.....

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir, l'air fermente et s'embrase, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots.

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle était belle !
L'Onde, sur ses replis, mollement la berçait ;
d'un regard caressant, l'œil du jour la fixait ;

autour de ses trésors, Zéphyr s'arrondissait,
et les flots amoureux murmuraient auprès d'elle.
La jeune Déité levant enfin les yeux,
promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le Ciel et l'Onde et la Lumière,
dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
son premier mot, est l'accent du plaisir:
» Où suis-je! Quel réveil! quelle volupté pure!
» O que cet air est doux! que ce jour est serein!
» que tout est beau dans la Nature!
» quelle douce chaleur circule dans mon sein!
» que sens-je battre sous ma main? ....
Vers son cœur palpitant alors baissant la vue,
elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent.... Malgré ses mobiles remparts,
ses trésors innocents percent de toutes parts.
Quelle confusion!..... Suspendant ses caresses,
Zéphyr, de la vapeur des Cieux
forme un nuage officieux,
et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune Dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'île de Cypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis; mais, malgré leur fraternité, il

N.° 9.



Ou suis-je! quel réveil: quelle volupté pure.

C. Monnet inv. del. — P. Audouin sculp.

il y avait aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avaient toutes des ailes, et parcouraient successivement le même espace. Cependant,

Leur course était plus rapide ou plus lente.
L'Heure pénible de l'attente
longuement semblait parcourir
un siècle entier. Mais du plaisir
l'Heure, toujours trop diligente,
disparaissait comme un éclair:
L'Heure du Repentir, le front d'ennuis couvert,
en poussant des plaintes amères,
des espaces imaginaires
la rappelait en vain. Pour calmer sa douleur,
l'Heure du Souvenir, lui retraçant les charmes
de cette aimable et fugitive Sœur,
avec plus de douceur faisait couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
d'un tendre souvenir mon ame encore émue,
se rappelant l'heure où je vous ai vue,
charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidaient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissants, et sur-tout aux

quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisait sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Cypre, y reçurent la Beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paraît qu'alors ces Divinités légères étaient capables de constance ; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé!

Le temps n'est plus où, près des Belles,
les Heures fixaient leur séjour ;
aujourd'hui, près de vous, l'Amour
semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXIII.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Etre belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétention, amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et bonne mère, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valaient bien les nôtres, ses Institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante :

La première Heure l'appelait
quand Phébus ouvrait sa carrière,
et la Beauté se réveillait
avec le Dieu de la Lumière.

La deuxième Heure entrelaçait
quelques fleurs, un peu de verdure
dans ses cheveux, et lui disait :
« Méprisez l'art de la parure ;

» il n'est fait que pour la laideur.
» Soyez modeste; la pudeur
» est le fard qui sied à votre âge.
» Que le trésor de vos attraits
» soit toujours voilé d'un nuage;
» que ce voile soit fort épais,
» et qu'il tiène, s'il est possible.
» Le sanctuaire des Amours,
» pour être respecté toujours,
» doit toujours être inaccessible. »

La troisième lui présentait
des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictait
l'art de parler sans verbiage :
» Ne prétendez point à l'esprit,
» et sur-tout gardez-vous d'en faire.
» Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit,
» jamais ne peut manquer de plaire,
» quand la raison, quand la gaîté,
» quand le sentiment assaisonne
» un mot dont la simplicité
» n'offense l'orgueil de personne. »

La cinquième formait son cœur,
le disposait à la tendresse,
et chassant la feinte et l'adresse,
y faisait germer la candeur.
» Aimez un jour, lui disait-elle,

» aimez; gardez-vous d'abuser
» de l'avantage d'être belle.
» Choisissez bien, et sachez vous fixer.
» Vive et tendre comme vous l'êtes,
» ne préférez jamais le plaisir dangereux
» de multiplier vos conquêtes
» au bonheur de faire un heureux. »

La sixième ajoutait: « Préférez la tendresse
» d'un ami véritable aux vœux de mille amants;
» l'amour est fait pour la jeunesse,
» et l'amitié pour tous les temps.
» Quoique femme, soyez discrète.
» Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
» un jeune cœur qui vient nous confier
» son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète;
» et qu'un secret dont on prend la moitié,
» est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
» d'aller divulguer, sans commettre
» un sacrilége en amitié.

Les trois Heures suivantes lui enseignaient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétaient tour-à-tour :

» A peine l'Univers commence,
» il est déjà des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence;
» le plus noble attribut des Dieux,

» ma fille, c'est la bienfaisance.
» Si vous saviez comme il est doux
» de visiter, sous leur chaumière,
» les mortels que le sort jaloux
» a condamnés à la misère;
» de compatir à leurs malheurs,
» de mêler nos soupirs aux leurs,
» d'entrer dans leur douleur profonde;
» de leur prouver, par nos soins réunis,
» qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» et que les malheureux ont encor des amis!
» O que la main d'une belle a de graces,
» lorsqu'elle répand les bienfaits!
» Au lieu de mille Amants vaincus par vos attraits,
» qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
» les heureux que vous aurez faits!

» Quand vous aurez prononcé le serment
» de rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» semez de fleurs tous les jours de sa vie;
» aimez en lui votre Ami, votre Amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» il repose; soyez son Ange tutélaire;
» veillez; loin de son cœur, chassez les noirs chagrins;
» qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins,
» l'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» en reproches amers gardez-vous d'éclater;
» mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» qu'il soit forcé de l'imiter;

» et si votre exemple le touche,
» s'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre bouche,
» et le pardon dans votre cœur.
» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire;
» étudiez son caractère,
» ménagez-lui le prix de la moindre faveur;
» à l'orgueil, à l'humeur, opposez le sourire;
» l'innocence au soupçon, le calme à la fureur;
» régnez en suppliant, et fondez votre empire
» sur l'amour et sur la douceur.

» Un jour, Cypris, vous serez mère;
» n'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» aux mains d'une mère étrangère.
» Nourrissez votre fils; remplissez vos beaux jours
» des soins intéressants de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus;
» la Nature, aux bons cœurs, donne pour récompenses
» des devoirs les plus assidus
» les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez: de votre nourrisson
» une autre n'aura pas la première caresse;
» vous jouirez avec ivresse
» des prémices de sa tendresse
» et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» ses lèvres presseront le sein,
» en admirant son minois enfantin,
» vous croirez démêler quelques traits de son père.

» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» du plaisir de trouver l'Auteur dans son ouvrage.
» Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,
» le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'était ainsi que ces sages Institutrices formaient le cœur et l'esprit de leur jeune Elève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisait au Temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
portait aux pieds des Dieux d'innocentes offrandes;
et, tandis que l'encens fumait sur leurs Autels,
offrait son jeune cœur au roi des Immortels.

L'Heure suivante la ramenait sous un berceau de myrtes. Là,

Un repas préparé des mains de la Nature
se présentait à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentaient en festons,
et la prairie offrait des sièges de gazons.
A ces heureux festins présidaient l'Innocence,
la folâtre Gaîté, la douce Tempérance,
et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et

celle du travail, s'emparaient successivement de Vénus ;

Quelquefois au milieu de ses jeunes Compagnes,
elle allait butiner sur les fleurs des Campagnes,
et les fleurs aussitôt renaissaient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
son adresse en faisait un instrument docile,
et mêlait avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnaient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansait, on lui répétait souvent :

Que vos graces soient naturelles ;
ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
on commence à s'éloigner d'elles.

Quand la Déesse se reposait, quelquefois une de ses Institutrices venait s'asseoir auprès d'elle ; et, lui faisant remarquer la joie qui animait l'assemblée, elle lui disait en l'embrassant :

» Sous les lambris dorés des célestes portiques,

» vous regretterez quelquefois
» nos danses, nos concerts rustiques.
» Ah ! revenez alors habiter dans nos bois,
» vous y retrouverez la paix de l'innocence;
» venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
» venez vous reposer sous ce même berceau,
» témoin des jeux de votre enfance.
» Là, vous rappèlerez le songe du bonheur;
» là, vous sentirez votre cœur
» respirer avec plus d'aisance;
» là, vos regards charmés croiront, autour de vous,
» voir se multiplier les fleurs sur la verdure;
» le Ciel sera plus beau, la Naïade plus pure,
» l'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux.
» Là, vous retrouverez la source de ces larmes,
» qu'on ne verse plus chez les Dieux;
» et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes,
» à regretter le temps où l'on était heureux.»

L'Heure du concert interrompait ces entretiens. Il est probable que l'Art du Chant était encore loin de sa perfection; car Vénus se contentait d'exprimer avec ame l'amour, le plaisir ou la tristesse; elle ne joignait à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tour de force; et, ce qui paraîtra sans doute incroyable, elle

prononçait avec soin, et daignait chanter pour ceux qui l'écoutaient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étaient fort simples, et qu'elles ne valaient pas, à beaucoup près, le moindre des chef-d'œuvres de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragments que j'ai hasardé de vous traduire, pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour, dans vos yeux,
brille et s'apperçoive sans peine,
comme l'on voit l'azur des Cieux
dans le crystal d'une fontaine.

Ne trompez jamais; le serment
qui sort de vos lèvres vermeilles,
est aussi doux pour votre amant,
que le miel des jeunes Abeilles;

Mais la séduisante douceur,
d'un aveu dicté par la feinte,
pour un crédule et tendre cœur,
est plus amère que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'amour
que vos charmes ont fait éclôre,

comme la fleur, au point du jour,
reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardents
n'accordez pas tout ce qu'il ose;
des plaisirs de votre printemps
craignez d'éparpiller la rose.

Le concert était suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel, la dernière Heure du jour conduisait Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermait la paupière.

Les Heures de la Nuit rassemblaient tour-à-tour
les Songes légers auprès d'elle:
Cypris, au milieu de sa Cour,
jeune, sensible, femme et belle,
songeait alors innocemment
qu'elle n'avait qu'un seul Amant,
et rêvait qu'elle était fidèle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'Elève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les Dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en

publiait. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avait plusieurs Vénus, dont on attribuait les graces et le mérite à une seule ; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner : les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisaient de son temps ;

Et je vois, lorsque l'on raisonne
sur vos attraits, vos talents réunis,
leur nombre, à tout moment, partager les avis
sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIV.

Vénus avait à peine atteint sa quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la Cour Céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos Duchesses, et les préparatifs en furent bien différents: la Nature seule y présida; chez nous, l'Art seul y préside.

A quatorze ans, Eglé, déjà coquette,
a pris le rouge, en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissait souvent,
ne rougit plus, graces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
ressemble à l'œil de la Lubricité.
De ses sourcils, l'Art a tracé l'ébène;
et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
a, d'une main sagement incertaine,
fait sur le blanc circuler quelque veine,
pour animer ce visage nouveau.
Des Jeux, des Ris, voici l'aimable Reine;
volez, Zéphyrs; mais ne l'approchez pas.
Discrètement retenez votre haleine,

sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
divin Soleil, tempère ton ardeur:
voile ton front; sinon, je crains pour elle
le triste sort des attraits de Sémelle(1).
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
souvent j'ai vu (quelles métamorphoses!)
sur la pâleur se dissoudre les roses,
et la beauté fondre sur la laideur.

Cet Art imposteur n'existait pas encore au premier siècle du monde.

On se présentait à la Cour
avec ses traits et son visage;
on ne changeait point, en un jour,
de teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissait;
c'était le seul fard en usage.
Il ne déguisait aucun âge;
à tout âge il embellissait;
et dès qu'à la Cour de Cybelle,
une Déesse paraissait,
on était sûr que c'était elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus

---

(1) Consumée par Jupiter.

devait être présentée, la Déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure; et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrte les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle était blonde, d'autres prétendent qu'elle était brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formaient une nuance qui réunissait ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux.

Et qu'elle inspirait tour-à-tour,
ainsi que vous, belle Emilie,
les transports brûlants de l'amour,
et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les Dieux, et qui, depuis, a rendu tant de grands hommes si petits!

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance,
les timides Aveux, la molle Résistance;

la

la Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
qui fuyaient, agaçaient, caressaient les Desirs;
la tendre Volupté, ses transports et ses charmes,
l'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes;
la douce Intimité, les Soupirs, les Serments,
les Caprices, suivis des Raccommodements.

Tel était le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
avait tracé les noirs Soupçons,
la Haine, les Baisers perfides,
les Vengeances, les Trahisons.
Par de sombres détours, la pâle Jalousie
se traînant d'un pas chancelant,
à l'Amour infidèle, arrachait, en tremblant,
le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
que l'Amour, de l'Hymen jaloux,

ne fait plus connaître aux époux
que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Graces n'y voulurent plus rien ajouter, persuadées qu'à l'âge de la Déesse, la parure la plus séduisante était toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
donne sur-tout un prix à la beauté,
c'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
n'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
cette pudeur si rare et si touchante,
ces yeux baissés, cette bouche riante
qui ne sait point trahir la vérité;
ce coloris de la rose naissante,
cette blancheur et ce doux velouté;
tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans, bien moins à redouter,
prenait alors les cœurs sans s'en douter.

Vous qui sortez à peine de cet âge,
dans ce tableau voyez-vous votre image?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
tantôt je crains d'altérer quelques traits,

tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
d'être accusé de flatter mes portraits.......
De les flatter!..... Pardonnez à ma Muse
ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau, depuis qu'elle s'amuse,
s'il lui paraît que sa main l'a flatté,
l'original doit lui servir d'excuse.



LETTRE XXV.

LA Cour céleste était assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les Déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuraient entre elles tout bas :

» C'est un enfant, à ce qu'on dit.
» Est-elle bien ? — Bien pour son âge :
» des yeux..... bleus, un teint de village,
» le cœur neuf, autant que l'esprit ;
» l'air agreste, le ton champêtre,
» le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant,
» cela se formera peut-être. »

Elles parlaient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène; ses blonds cheveux, flottant sur l'albâtre; ses contours arrondis, chef-d'œuvres de la Nature; ces lys, couverts des roses

N.º 10.



Junon partage avec moi le trône du ciel ; Pallas occupe celui de la sagesse ; celui de la beauté vous attend.

C. Monnet inv. del. P. Audouin sc.

de la pudeur; ce modeste embarras; ces graces naïves; cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les Dieux, et déconcertèrent toutes les Déesses. Comment donc! disaient-elles, en se mordant les lèvres,

» Malgré son air provincial,
» c'est une très-jolie ébauche:
» elle a le maintien un peu gauche,
» mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant: « Venez, ma chère fille;
» venez ceindre la couronne qui vous
» est destinée. Junon partage avec moi
» le trône du Ciel; Pallas occupe celui
» de la Sagesse; celui de la Beauté vous
» attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les Déesses. Elles se regardaient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des

évantails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyaient furtivement, et se disaient entre les dents :

» Que notre chère favorite
» doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
» Jupin radote, en vérité,
» car si la pauvre enfant a quelque connaissance
» des graces et de la beauté,
» ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrte; et alors, bon gré mal-gré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les Déesses s'en acquittèrent à merveille; car, dès ce temps-là, il y avait à la Cour des visages très-savants. Cypris, confuse, se voyait environnée de femmes qui lui souriaient, et s'écriaient, en lui tendant les bras :

» Venez, mon cœur, venez, ma reine:
» comme elle est belle ! quel maintien !
» quelle fraîcheur ! vous rougissez ?.... Eh bien !
» La vérité vous fait donc de la peine ?

» Qu'elle est modeste ! Que d'attraits !
» Que de noblesse ! La friponne
» semble avoir le front tout exprès
» fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutaient à l'oreille :

» Eh ! mais, en vérité, malgré son air discret,
» l'orgueil se met de la partie.
» L'innocente sourit ; sauvons-lui l'ironie ;
» la petite sotte y croirait. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivait d'un regard inquiet ; mais aussitôt les Déesses lui donnaient le change, et lui disaient en la caressant :

» Ah ! vous nous écoutez? Pour une bagatelle,
» n'allez pas vous mettre en courroux :
» on ne peut vous souffrir ! Embrassez-nous, ma belle :
» nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des Immortelles, vous devinez sans doute, Emilie,

que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les Dieux. En effet, elle devint, en peu de temps, l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'était pas le plus aimable; mais il fut le plus heureux..... Heureux? Je m'abuse; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime!

LETTRE XXVI.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du Ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les Habitants le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent, mais il resta boîteux de sa chûte.

La Nature, qui lui avait refusé les graces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit, dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont

Ethna. Il y travaillait sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étaient Brontès, Stéropes, Pyracmon et Poliphême. Ces Géants, fils du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevaient sans cesse de lourds marteaux ; l'Ethna retentissait de leurs coups redoublés, et vomissait, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grace à Vulcain:
quand votre cœur refuse de m'entendre,
qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage:
si la foudre pouvait éclater à vos yeux,
je ne changerais pas mon sort avec les Dieux;
mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
que mon bonheur s'évanouit
comme l'éclair qui l'a produit.

Les talents de Vulcain étaient déjà

célèbres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le Ciel. Jupiter, abandonné de tous les Dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avait congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnaissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son Palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le Dieu boîteux, voulant se venger de Junon, qui l'avait fait un peu trop laid, lui fit présent d'un Trône d'or, sur lequel la Déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

» Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
» j'en porte la peine ; mais quoi !
» si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» est-ce plutôt ma faute, à moi,
» que la faute de votre père ?

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla

trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le Roi du Ciel appela Minerve; et, lui présentant son héritier présomptif:

» Il est temps, lui dit-il, Déesse,
» de subir les lois de l'Hymen;
» il est temps de donner enfin
» des héritiers à la Sagesse.
» Voici mon fils, vous connaissez
» ses chef-d'œuvres et son génie;
» cédez à ses vœux; unissez
» les Arts et la Philosophie. »

A la vue du prétendant, Minerve, qui, jusqu'alors, s'était promis de garder sa virginité, se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse: elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avait fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit:

» J'ai juré, par le Styx, de ne pas vous contraindre
» à former un engagement,
» mais je n'ai répondu d'aucun évènement:
» j'aurais tremblé de voir enfreindre,
» dix fois par heure, mon serment.

» Je sais qu'une Vierge discrète,
» qui sent faiblir son jeune cœur,
» pour autoriser sa défaite,
» donne la main à son vainqueur.
» L'occasion vous est offerte,
» vous, ma fille, de résister;
» et vous, mon fils, de l'emporter:
» ainsi, mes enfants, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un Forgeron. Mais la Déesse se défendit courageusement de ses violences; et de cet amour infructueux naquit Erésichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le Roi du Ciel le combla d'honneur, et le fit Dieu du Feu. On lui bâtit plusieurs Temples, où il était représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de

ces Temples était élevé sur le mont Ethna. Il fallait, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du Sanctuaire était confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressaient les gens de bien, et dévoraient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veillaient encore à la porte des Temples,

Après nos longs pélerinages
et nos longues processions,
combien de dévots personnages
auxquels ils mordraient les talons!

Dans la suite, on institua des Fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe; ils établirent des courses appelées LAMPADOPHORES (1), et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrents portaient des flambeaux allumés. Celui qui laissait éteindre le sien avant d'arriver

---

(1) Porte-flambeaux.

au but, le cédait à son Emule, et se retirait.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière.
Le flambeau de l'Amour, à quelques pas, s'éteint;
alors ce Dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendait sur toute la terre, et les chef-d'œuvres se multipliaient sous ses mains. La vanité et l'amour des Beaux-Arts l'avaient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettait bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des Dieux, et tel est le vôtre peut-être :

Malgré l'apparente froideur,
qui sur votre visage est peinte,
la Nature, dans votre cœur,
de l'amour a gravé l'empreinte;
vos yeux nageant dans la langueur,
votre abandon, vos rêveries,
vos soupirs, vos regards baissés,
Vos graces à demi flétries;

tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
vous vous penchez comme une fleur;
du jasmin la tendre pâleur
chasse vos roses fugitives.
Ah! croyez-moi, les Arts charmants
que vous cultivez, Emilie,
ne peuvent remplir les moments
des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
soupire après un sentiment
que votre sagesse appréhende;
vous essayez de le nourrir
d'encens, de gloire, de plaisir.....
Ce n'est pas là ce qu'il demande!

LETTRE XXVII.

Mars, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner, par adresse, le cœur de celle qu'il ne pouvait obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il était sur un char d'airain, traîné par des chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardents, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avaient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout, sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenait les rênes d'une main; de l'autre, un fouet

ensanglanté. Le Dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, s'appuyait fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étaient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tombait sur la poignée d'un glaive, et présentait un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage se peignaient tour-à-tour sur son visage rude et basané, et faisaient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnaient le char, et traînaient après elles l'Innocence et la Faiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivaient d'un pas chancelant, et fermaient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite; mais son Amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

N.° 11.



Eh quoi! vous détournez les yeux
d'un dieu qui pour vous seule est fier de sa puissance

C. Monnet inv. del.   P. Audouin Sculp.

» Eh quoi! vous détournez les yeux
» d'un Dieu qui, pour vous seule, est fier de sa puissance!
» Hélas! s'il vous est odieux,
» la haine, de l'amour est donc la récompense?......
» Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
» vous devez m'être toujours chère.
» Une fleur (1) m'a donné le jour,
» et vous ressemblez à ma mère.....

Vous voyez, Émilie, que les Héros amoureux faisaient alors des Madrigaux tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre: alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire:

» On m'a rapporté que Vulcain
» osait marcher sur mes brisées,
» et même aspirait à la main
» de la Dame de mes pensées;
» qu'il se présente, je l'attends,

(1) Voyez la Lettre VI.

» et le mène tambour (1) battant.
» Seul, je veux et je dois vous plaire.....
» Mais pourquoi ce regard sévère ?
» Je m'attends bien, le premier jour,
» à quelque escarmouche légère.
» Êtes-vous de la vieille Cour ?
» Voulez-vous faire mon martyre ?
» Soit ; je meurs!..... Cela va sans dire.
» Allons, payez-moi de retour ;
» le Printemps ramène la guerre ;
» je n'ai pas le temps nécessaire
» pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre ;
» je vous aime, vous m'adorez ;
» vous avez ma foi, j'ai la vôtre ;
» nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par la volubilité de son Amant, se trouvait dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageait avec peine ses mains tremblantes que Mars couvrait de baisers, et rattachait, en rougissant, ses cheveux et son

---

(1) Quelques critiques judicieux trouvent, dans cette expression, un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avait point alors de TAMBOURS. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur MATHANASIUS.

voile en désordre. Enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars tombant à ses pieds, lui répondit :

» Je le vois trop, vous voulez que je meure.
» Eh bien! je me résigne, et vais subir mon sort :
» pour me donner ou la vie ou la mort,
» je vous laisse un demi-quart d'heure. »

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressait le mariage de Vulcain, et dépêchait secrètement Mercure au Temple de l'Hymen, dont la présence était nécessaire..... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce Dieu et de son Temple. Ces détails vous plairont sans doute ;

Car le Dieu d'Hymen est un Maître
dont on se plaint depuis long-temps ;
c'est un perfide, c'est un traître ;
c'est un monstre, qu'à dix-huit ans
on n'est pas fâché de connaître.

LETTRE XXVIII.

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée: je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce Dieu. La plupart des Auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frère utérin de l'Amour. Si cette opinion était fondée, elle prouverait plus que jamais l'ancien proverbe : RARA CONCORDIA FRATRUM. Vous allez me demander le sens de cette maxime; vous n'en avez pas besoin;

Avec un cœur fidèle et tendre,
vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existait long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette Déesse à

Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
en étranger traite son frère;
et que souvent l'Hymen, sur le retour,
est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de Palais, c'est la gravité même.
En costume de Cour, un sourire apprêté
déride son visage blême,
qui s'allonge avec dignité.
En habit de Traitant, d'abord il se recueille;
puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
il prend, en souriant, la main de sa moitié,
comme l'on prend un porte-feuille.
En Seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
sur le point d'honneur, et se pique
de conserver intact le sang de ses aïeux;

il joue, en cheveux gris, la Pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses crénaux,
il enlâce les noms de sa douairière étique,
et fait, à soixante ans, l'amour en Madrigaux.
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
brusque chez le Marchand, froid chez le Financier,
grave chez le Docteur, fier chez le Marguiller,
et souple chez l'Apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
ou du repos ou du plaisir;
près des vieux il s'endort; près des jeunes il veille;
près de vous il attend, comme au matin l'Abeille
guète la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tout temps, accès dans tous les Temples; cependant, il avait lui-même un Temple particulier où on l'adorait avec l'Amour. Ce Temple, qui existait jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrairie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinthe,
après mille et mille détours,
tantôt égaré par la crainte,

tantôt séduit par les Amours,
souvent attiré par la feinte,
vendeur, vendu, trompé toujours,
on arrive à la noire enceinte
où l'Hymen et le Dieu Plutus,
calculant, au taux de la place,
l'esprit, la jeunesse, la grace,
le sentiment et la vertu,
font jurer, pardevant Notaire,
sans s'être ni vu ni connu,
de s'adorer et de se plaire,
moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
on entrevoit les noirs Soucis,
les Dégoûts, frères des Ennuis,
voltigeant dans le crépuscule,
et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
paraît la triste Indifférence,
soufflant aux cœurs son froid mortel,
et, plus loin, la fausse Espérance,
qui conduit aux pieds de l'Autel.

C'est là que la foule égarée,
des deux moitiés du Genre Humain,
du portique assiégeant l'entrée,
implore le joug de l'Hymen.
Le Dieu les prenant par la main,
sous le voile du Sanctuaire,

d'un fer doré forge les nœuds
qui les enchaîne deux à deux,
pour ramer sur cette Galère,
où Princes, Robins, Financiers,
sont conduits par la Convenance,
les vrais Amants par la Constance,
les Marquis par leurs Créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
les Époux sont toujours d'accord,
pourvu qu'il soit dans le grand livre
écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense;
à l'Autel on fait connaissance,
et tout-à-coup on se promet
d'avoir le même caractère,
d'être bon Époux, bonne Mère,
fidèle Amie, Amant discret,
de n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
de nourrir mutuellement,
jusqu'au trépas, la même flamme
qu'on allume dans le moment,
et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,
sur le passage vous attend,
s'empare de vous en sortant,
et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais, dans ce Temple, dit-on,
l'on ne voit entrer Cupidon,

sinon par une fausse porte.
Quand le Plaisir l'ouvre en secret
aux Amants pressés et fidèles,
l'Hymen, secourable et discret,
les unit, et coupe les ailes
du Plaisir, qui pourrait s'enfuir
avec le Temps et la Jeunesse,
et pour remplacer la Tendresse,
ne laisser que le Repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
qu'ici je pourrais vous nommer.
Notre siècle en a vu former
trois, et peut-être davantage.
Il a vu des Époux s'aimer
le lendemain du mariage,
et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge
nous retracent l'heureux tableau,
sans cortège, sans équipage,
arrivent à pied du Hameau.
Dans leur retraite fortunée,
l'Amour les reconduit le soir,
et pose, en riant, l'éteignoir
sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la Ville, ce bonheur
ne se voit que par intervalle;
qui sait trouver la paix du cœur
au sein de la foi conjugale,

passe pour être possesseur
de la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement,
il est rare que l'on chemine.
Le Pélerin, mal-aisément,
s'accorde avec sa Pélerine,
et jure bien entre ses dents
de ne plus se remettre en route,
depuis qu'il sait, à ses dépens,
le quart des faux-frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
à partir pour ce long voyage,
si je puis courir avec vous
les hasards du pélerinage.

LETTRE XXIX.

Il y a, dans l'ordre des Destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle était l'alternative pressante où se trouvait Jupiter. Vulcain avait déplu, Mars commençait à plaire; Vénus était femme, c'est-à-dire faible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvait donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il était un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le Roi du Ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son Amant. Il profita de ces heures paisibles, pour régler avec l'Hymen les conditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de

fournir et d'entretenir l'Artillerie Céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché. Ce qui prouve que dès-lors,

Non content d'asservir l'Univers sous les lois
du despotisme qu'il exerce,
en contrebande quelquefois
ce Dieu se mêlait du commerce.

La Nuit arrivait à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques Partis, que les Titans essayaient de rassembler.

Vénus était alors troublée par un songe cruel : elle croyait voir autour d'elle la Cour Céleste assemblée. Jupiter lui présentait le Dieu de Lemnos, et lui ordonnait de le prendre pour époux. Elle repoussait, en tremblant, la main

de Vulcain, et se jetait aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosait de ses larmes. Elle l'appelait son protecteur, son père, et le conjurait de ne la pas sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutait sa prière ; mais le Destin, plus puissant que les Dieux, prononçait l'Arrêt de Vénus. Mercure la conduisait à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînait au pied de l'Autel.

Tel était le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots ; et, confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : « Allons, s'é» cria-t-elle, puisque l'inflexible Destin » l'ordonne, j'obéis. » A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. « Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez... » Oui, reprit-elle, je sais ce qu'on exige » de moi. Je ne vous accuse pas de mon » malheur, je n'en accuse que le Destin. » Mais, puisqu'il le faut !.... » Elle laissa

tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompait ses amoureux projets, vole chez Vénus, pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente.... Absente avant l'Aurore ! Mars s'alarme ; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchait pas,

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amants, fermez les yeux : qui n'est assez discret
pour s'en tenir à l'apparence,
quand il sait ce qu'il ignorait,
regrète bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même ;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien ;
car un Amant qui voit épouser sa conquête,
doit se trouver, s'il assiste à la fète,
un peu gèné dans son maintien.

L'Aurore

L'Aurore venait de s'éveiller, et regardait avec compassion Vénus, qu'elle voyait pleurer pour la première fois; les autres Déesses sommeillaient encore.

La Mollesse et la Volupté,
de pavots chargeaient leurs paupières,
et semaient de roses légères
leurs charmes, brillants de santé,
et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
près d'elles foulaient le duvet,
et caressaient leur nonchalance.
Leurs lèvres avaient la fraîcheur
d'une fleur qui s'entr'ouvre à peine;
et l'on eût dit, à leur haleine,
qu'un zéphyr sortait de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon. Ces deux évènements occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'était levée avant l'Aurore; elle avait pleuré, elle devait avoir les yeux

gonflés, et beaucoup de pâleur. Avec un peu d'art, on pouvait l'effacer. Apollon était aimable, c'était une conquête à faire. Il arrivait de la campagne, la conquête était facile. Mais d'autres pourraient la disputer ; il fallait donc se mettre sous les armes. L'occasion était belle; le Roi du Ciel avait ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Émilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides; et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour
ma main sur mes yeux, Émilie,
trouva le bandeau de l'Amour
sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
l'avait serré, comme Nature,
en naissant, a, sur votre sein,
de Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
n'est point un vain déguisement;
je suis aveugle, je vous jure;

eh! qui n'est aveugle en aimant!
Cependant, sur votre figure,
j'entrevois encor deux beaux yeux,
des traits nobles et gracieux,
une candeur naïve et pure;
un esprit, un charme attrayant,
une tendre mélancolie.....
Je suis un aveugle, Émilie,
mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXX.

La Famille Céleste, dans toute sa magnificence, était assise au divin banquet. Vulcain buvait à longs traits le nectar, et dévorait des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçait encore toutes les Déesses; celles-ci concentraient leur dépit, et gardaient le silence. Jupiter, près de Junon, observait sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidait gravement à la fête.

Apollon égayait seul cette monotonie. Il racontait sa vie pastorale; il parlait de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûterait désormais dans la fidélité. Ses regards semblaient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutait avec

cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme faible, mais moins aimable peut-être, s'il avait moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle était muète, attentive, immobile, et ne s'appercevait point que la Nuit donnait le signal des plaisirs et des fêtes.

Déja la Folie et Momus,
en triomphe amenaient la Danse;
les Graces marquaient la cadence,
et suivaient les pas de Vénus.
L'Amour embrasait l'atmosphère:
sous une figure étrangère
on se fuyait, on s'agaçait;
et le Monarque s'éclipsait
sur les traces de la Bergère.
Les traits de l'Amour se croisaient,
volaient à travers l'assemblée,
se renvoyaient, se repoussaient,
et se perdaient dans la mêlée.
Les Soupirs, les vives Ardeurs,
suivaient les Nymphes fugitives,
qui, plus adroites que craintives,
au piége attiraient les vainqueurs;
et les criblant des étincelles
que lançaient les feux de leurs yeux,
mille fois par heure infidèles,

trompaient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
un mot, un rien, voulait tout dire;
tout parlait. L'espoir, le desir,
l'ardeur, la crainte, la tendresse,
redoublaient la fièvre, l'ivresse
et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparaît....

Ici, ma Muse va taire
ce qu'elle n'a jamais vu;
je respecte le Mystère,
en faveur de la vertu.

Passons au lendemain, il est déja grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure
semble éclairer la Beauté.
Son désordre est sa parure,
son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
son teint brûlant de plaisir;
et son cœur, novice encore,
palpite de souvenir.

La toilette fut brillante; tous les Dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain; et le lendemain, pour les jours suivants. Sa conversation était enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimait Vénus, mais son amour était peu délicat; et, quand l'Époux avait régné, l'Amant disparaissait. Apollon remplissait ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressants. Cette intimité devenait tous les jours plus tendre, Vénus commençait à s'en alarmer; elle avouait même ses scrupules à son Ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds: « Hélas! lui disait-il, que vous » êtes injuste, et que vous connaissez » peu mon cœur! »

» Sans rien oser, sans rien prétendre
» près de vous je me trouve heureux.
» Un mot, un regard un peu tendre,
» un sourire, comble mes vœux.
» L'Amour exige qu'on le flatte,
» les faveurs sont ses aliments;

» mais l'Amitié, plus délicate,
» vit de la fleur des sentiments. »

Cette tendresse métaphysique rassurait Vénus; mais le piége n'en était que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paraissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les desire. Apollon, par une nuance délicate, faisait ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au desir. Ses regards devenaient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassait pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instants; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante :

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
je passe mes plus doux moments,

c'est en vain que je m'examine,
pour démêler mes sentiments.
Je sais fort bien que je soupire,
que je suis fou plus qu'à moitié;
mais je ne saurais trop lui dire
si c'est d'Amour ou d'Amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
pour me tourmenter tour-à-tour:
dans les regards qu'elle me lance,
l'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,
palpite plus fort de moitié;
mais près d'elle si je m'avance,
l'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
craignant sans cesse que mon cœur
ne vole la sœur pour le frère,
ou bien le frère pour la sœur,
je tranche, de peur d'injustices,
le différend par la moitié;
et je confonds les sacrifices
de l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie; et bientôt nos tendres Amis devinrent Amants passionnés. Mais les yeux de

Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptaient leurs moindres coups-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux ! Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osait abandonner son Époux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvait quitter le Roi du Ciel. Enfin, les circonstances changèrent : Vulcain devait s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avait obtenu la permission de visiter sa planète (1). Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit. . . . . Nos Amants se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta

---

(1) L'Étoile de Vénus.

plus le Trône du Jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des Saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit, à chaque pas, tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre peut-être.

Phébus, tous les ans, sur vos traces,
trouve, en recommençant son cours,
nouveaux talents, nouvelles graces,
mais toujours les mêmes amours.

Tandis que la folle jeunesse
court après la diversité,
que je trouve dans ma tendresse
une douce uniformité!

Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
mon cœur irait-il s'engager?
mon amour est comme vous-même,
il ne peut que perdre à changer.

LETTRE XXXI.

Au moment paisible où Vesper (1) attelait le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horison. Il était environné de nuages d'or et de pourpre, qui formaient dans le Ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un Météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les Mortels ignorent les secrets des Dieux. Le phénomène était un voile brillant, sous lequel le Roi du Jour attendait la Reine de la Beauté. Elle arrivait au rendez-vous, portée sur l'étoile du Berger. Les Amants descendirent secrètement dans l'île de Rhodes ; et, à la faveur du

(1) Ce Dieu présidait au Matin, sous le nom de Lucifer; et, au Soir, sous le nom de Vesper.

Météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaraient ensemble; et le Mystère qui les guidait, connaissait le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenait doucement dans ses bras. De temps en temps, le gazon les invitait à se reposer; mais la prudence leur défendait de dormir. « Mon ami, disait Vénus, que cette » nuit est belle! Votre règne ne vaut pas » celui de votre sœur. Ah! pourquoi » ferme-t-on les yeux, quand il est si » doux de veiller! Non, jamais les pa- » vots de Morphée n'eurent pour moi la » douceur des roses qui peuplent ce sé- » jour. Je ne sais quelle douce amer- » tume j'y goûte à soupirer avec vous. » Je ne connaissais pas le prix des larmes, » et j'ignorais encore qu'il y eût une tris- » tesse préférable à tous les plaisirs. Ne

» vous semble-t-il pas, mon ami, que ce
» vallon est enchanté, que les oiseaux y
» redoublent leurs caresses, que les
» hommes y doivent respirer l'amour...
» Et qu'ici, les Dieux sont des hommes ? »

Je n'ose vous tracer, Émilie, ce qu'Apollon lui répondait. Le langage des Amants heureux est pour moi un langage étranger ; cependant,

Depuis long-temps je pourrais le comprendre
et le parler, si vous l'aviez voulu ;
car vous savez qu'il n'eût fallu
qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte, fut une heureuse alternative de doux propos et de silences, peut-être, plus doux encore. En effet,

Dans ces moments délicieux,
Cupidon lui-même balance,

pour décider lequel vaut mieux
ou du parler ou du silence.

Phébé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière ; et l'Aurore importune rappela Phébus dans les Cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les Astronomes allèrent se coucher.

Cependant, l'île heureuse se ressentait encore de la présence des Dieux. Une odeur d'ambroisie parfumait ses bosquets et ses vallées. On appercevait çà et là des touffes de roses, qui fleurissaient les trônes de verdure où la Déesse s'était reposée; l'île était devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs(1) qui la couvraient; et comme les

---

(1) Rhodes dérive d'un mot grec, qui signifie Rose.

Poètes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avait plu des roses. Vinrent ensuite les Commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, était vierge encore. Mais quel rapport y a-t-il entre les roses et la virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur! C'est là, sans doute, ce que ces Messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posait sur deux rochers écartés, qui formaient l'entrée du Port, de sorte que les Vaisseaux passaient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du Colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, et coûta trois cents talents; elle semblait braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portait;

mais,

mais, cinq cents ans après, elle fut renversée par un tremblement de terre, et l'on chargea huit cents Chameaux de ses débris.

Le Colosse de Rhodes était la première des sept Merveilles du Monde.

La seconde était le Temple de Diane à Ephèse : cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de Rois, durant l'espace de deux cent vingt ans, et enrichi des Trésors de toute l'Asie, fut brûlé, le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Érostrate, qui prétendait ainsi se rendre immortel. Les Éphésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptait aussi, parmi les Merveillles du Monde, la statue de Jupiter-Olympien, ouvrage du célèbre Phidias;

les murs de Babylone, bâtis par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étaient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Égypte, qui servaient de tombeau aux Rois de cette fertile Contrée; enfin, le tombeau qu'Artemise éleva au Roi Mausole, son époux. Ce monument prit le nom du Prince qu'il renfermait; nom que nous donnons encore à nos MAUSOLÉES. Il était environné de trente-six colonnes, et avait quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Émilie;

Quand un cœur fidèle soupire
près du tombeau de son Amant,
en étendant ce Monument,
il croit étendre son Empire.

La plupart de ces antiques Merveilles ont été détruites par le temps; mais l'Art en a réparé les outrages, en multipliant ses chef-d'œuvres. Je pourrais, Emilie, faire avec vous de savantes recherches

sur cette matière, et vous parler des nouvelles Merveilles qui embellissent aujourd'hui l'Univers; mais,

Les Merveilles de l'Art n'ont plus, en vérité,
    rien qui me charme; et je vous jure
que vous avez borné ma curiosité
    aux Merveilles de la Nature.

LETTRE XXXII.

Vénus, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyait heureuse ; mais son bonheur ne dépendait pas d'elle ; Apollon en était devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas ! que je plains une Belle,
qui confie à l'objet de ses jeunes amours
le gage précieux du bonheur de ses jours !
elle trouve presque toujours
un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès-lors présidait au Comité des Déesses, lui rapporta en confidence que Phébus descendait tous les soirs au Palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortait qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le Temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint

déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse Déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent tour-à-tour le char de son Amant et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les Coursiers du Soleil toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincèle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phébus disparaît.

Cypris, à cette vue, était restée muète, immobile. Ses yeux, fixés vers le sombre horison, semblaient y suivre encore le char de son Amant. L'ingrat! s'écriait-elle; après tout ce que....! Elle n'en pouvait dire davantage. Sa bouche demeurait entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtaient au passage. Elle cherchait des larmes, et n'en trouvait plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appèle ses

colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre ensévelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit et fit couler des pleurs qu'elle avait besoin de répandre. Il lui semblait que ces arbres, que ces fontaines, répondaient à ses soupirs; et l'infortunée soulageait son cœur, en leur adressant ces plaintes:

« Doux asile de l'innocence,
» bocages, témoins du bonheur
» et des plaisirs de mon enfance,
» soyez témoins de ma douleur.

» Myrtes, sous votre ombre paisible,
» cachez mes larmes, ma rougeur;
» j'ignorais, avant mon malheur,
» qu'on dût rougir d'être sensible.

» Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
» Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
» Que je te plains!.... Mais il est près de toi....
» Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi, elle errait à travers les

bois et les vallées; ses lèvres étaient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'était plus Vénus; et, lorsque son Amant vint éclairer les ravages qu'il avait faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumaient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacrait les nuits, et les comparait douloureusement avec celle qu'elle avait passée dans l'île de Rhodes. Alors, elle se levait avec agitation, et précédait l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisait, depuis quelque temps, ses premières armes; il avait les graces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'était pas immortel, mais il entrait dans cet âge brillant, où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il apperçut Vénus, et

s'arrêta. Cypris étonnée, leva les yeux, et ne les baissa plus.

Le Chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyaient alors pour la première fois ;
et pourtant ils avaient quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence :

» Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux ;
» en vous voyant, j'ai cru... Mais sans doute mes yeux
» ont été trompés par vos charmes :
» si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes ? »

« Hélas ! répondit-elle, vous ignorez » donc que les Déesses sont sensibles, et » les Dieux infidèles ? Mais vous, aimable » mortel, qui êtes-vous ? Quels sont les » auteurs de vos jours ? » A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières : « Ma naissance » est un secret, et mon existence est un » crime. Cyniras, mon père, régnait » dans cette île heureuse. Il n'avait alors

» qu'une fille, qu'il chérissait tendre-
» ment. Myrrha le payait de retour;
» mais son cœur aveuglé s'égara, et la
» piété filiale fit bientôt place à l'amour.
» L'infortunée, pour éteindre cette
» flamme incestueuse, essaya de termi-
» ner ses jours. Elle détacha sa ceinture,
» et voulut s'étrangler. Mais sa nourrice
» accourut, coupa le nœud fatal, la ren-
» dit à la vie, lui arracha son secret, et
» favorisa son crime. L'épouse de mon
» père célébrait alors, durant la nuit,
» les mystères de Cérès. Myrrha, con-
» duite par sa nourrice, prend sa place
» dans le lit nuptial. Mais bientôt Cyniras
» s'apperçoit de cette horrible méprise.
» Il allait venger la Nature; sa fille
» échappe à sa vengeance. Durant huit
» mois entiers, elle erra, jusque dans
» le pays des Sabéens, portant avec elle
» le remords et le fruit de son crime.
» Enfin, les Dieux, à sa prière, la chan-
» gèrent en cet arbre d'où découle la
» myrrhe. Hélas! ces larmes précieuses

» sont les pleurs de ma mère. Sous cette
» forme nouvelle, elle me nourrissait
» encore dans son sein. Enfin, le terme
» marqué par Lucine arriva; l'écorce
» de l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour.
» Les Nymphes, touchées de mon sort,
» me reçurent dans leurs bras, et prirent
» soin de mes plus tendres années. . . .
» Tant que vécut mon père, je n'osai
» paraître dans le séjour qu'il habitait;
» mais il n'est plus, et j'ai cru qu'il m'é-
» tait du moins permis de venir pleurer
» sur sa cendre. Hélas! je méritais peut-
» être une autre origine. Le cœur d'A-
» donis est pur; plaignez-le, mais ne le
» haïssez pas. » A ces mots, les soupirs
étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de
larmes sillonnèrent ses joues vermeilles.
Vénus, attendrie, les essuyait, en sou-
pirant. « Consolez-vous, lui disait-elle,
» tous les cœurs ne vous sont pas fermés.
» Ne vous accusez point du crime de
» votre mère, car je ne voudrais pas ai-
» mer un coupable. Eh! qui m'aimera,

» s'écriait-il? Je n'ai plus de soeur. — » C'est moi qui la serai. — Je n'ai plus de » mère. —Eh bien ! je vous en servirai. » Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel, vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressemblait alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
en vous revoyant chaque jour,
est plus que l'amitié, sans doute,
mais n'oserait être l'amour.

Il est de le faire connaître
plus mal-aisé que d'en jouir ;
je le sentirais moins, peut-être,
si je pouvais le définir.

LETTRE XXXIII.

Vous attendez impatiemment, Émilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du Jour : voici les Amants. Au bas de cette colline, n'appercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous ? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus qui se cache derrière un buisson de myrtes ? A travers les branches qu'elle écarte, elle apperçoit Adonis ; elle jouit de son embarras ; elle l'attend et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paraît..... Voyez comme il est confus de son bonheur et comme elle est heureuse de sa confusion ! Il se tait : elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous

deux immobiles ; il se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne : Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Vénus retire sa main pour les recueillir à son tour. Alors l'Amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire
» de quels feux je me sens brûler :
» mais, hélas ! pourquoi s'écrire,
» tandis qu'on peut se parler ? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas ! répond-il en rougissant, depuis » un instant, je crains d'avoir un lustre » de plus. Jusqu'ici je n'ai point compté » mes jours ; mais pardonnez-moi d'en » devenir avare, depuis que je vous les » ai consacrés. Si ce qu'on m'a raconté

» est véritable, je ne jouirai pas long-
» temps de mon bonheur.

» Au printemps dernier, la jeune
» Aurore, fille de Titan et de Cybèle,
» apperçut Titon, frère de Priam : il
» était beau, pour son malheur ; la
» Déesse l'aima. Elle descendit de son
» char de rose, prit Titon par la main,
» et le conduisit dans l'île de Délos. Là,
» l'Hymen les unit secrètement ; et l'Au-
» rore obtint des Parques l'immortalité
» pour son époux. Mais l'immortalité n'é-
» loigne pas la vieillesse ; et les mortels
» vieillissent bientôt auprès des Divini-
» tés. Chaque faveur que Titon obtenait
» de son épouse, le vieillissait d'un lustre ;
» et, avant que l'Aurore eût douze fois
» éclairé l'Orient, elle vit son époux se
» courber sous le poids de la caducité.
» Titon supplia les Dieux d'abréger cette
» vieillesse éternelle ; et les Dieux, tou-
» chés de son sort, le changèrent en
» Cigale. Sous cette forme nouvelle, il

Nº 12



Mon Adonis est une rose que mon souffle rajeunira

Monnet del. P. Audouin Sc.

» chante encore d'une voix affaiblie les
» plaisirs de sa jeunesse fugitive, et,
» dans peu de jours, peut-être, je chan-
» terai, comme lui, le songe rapide de
» mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah ! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira.
» Mon Adonis est une rose,
» que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittait plus Adonis. Armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivait à travers les bois et les précipices. La Reine de Gnide et de Paphos se soumettait aux lois de Diane, qui bravait sa puissance; et l'amour étouffait la vanité dans le cœur d'une Déesse ! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparait les

Amants, ils se rapprochaient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter : JE T'AIME ; car, JE VOUS AIME n'était pas en usage alors pour une seule personne. Il était réservé à notre langue de distinguer par VOUS et TU le respect et la tendresse. Cependant, elle n'a pas tout prévu ; car lorsque ces deux sentiments sont réunis, quel mot faut-il employer ? Je n'en sais rien ; et je vous avouerai même, Émilie, que souvent, tandis que ma bouche dit VOUS, mon cœur vous tutoie IN PETTO. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

TU ne peut vous être suspect ;
TU s'adresse à l'Être-Suprême.
Il peut donc, sans nuire au respect,
s'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIV.

Unis par l'âge et par les sentiments,
quelle douceur, quelle volupté pure
doivent goûter deux fidèles amants!
Leurs soupirs sont la voix de la Nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux? l'Amour, à leur bonheur,
par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour, consolateur,
a vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
c'est un propos dicté par la tendresse;
c'est un baiser, une main que l'on presse,
un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces moments où soi-même on s'oublie,
se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement,
lorsque le cœur enivré se réveille,
tout est passé; les plaisirs du moment
ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvait depuis quelques jours

cette douce consolation ; Apollon était oublié ; Adonis aimait pour la première fois : c'étaient la candeur et l'amour même. Cypris connaissait, à ses dépens, tout le prix de ce trésor. Elle en jouissait avec délices, et ne concevait pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le Printemps s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédait à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnait entre Vulcain et son épouse ; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus, fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce Dieu savait qu'une Belle
qui nous enlève son cœur,

le reprend bien moins pour elle
que pour notre successeur.

Il en résultait, selon lui, que Cypris avait une inclination secrète; et comme elle passait une partie de l'hiver dans l'île de Chypre, il y avait là quelque mystère, ou bien Mars ne connaissait pas les femmes. Or, il se piquait de les connaître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avait jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt, le Dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui

» dit-elle, d'où vous vient cette folle té-
» mérité? Préférez-vous Diane à Vénus
» qui vous chérit? Cessez de combattre
» les monstres; vous êtes fait pour de
» plus douces victoires. Hélas! mon rang
» m'appèle aujourd'hui à la cour de Ju-
» piter. Je reviendrai dans peu d'ins-
» tants; mais je ne vous quitte qu'en
» tremblant. Ah! si je vous suis chère,
» ménagez vos jours, et vivez pour celle
» qui n'aurait pas même la consolation
» de mourir pour vous. » A ces mots,
elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un Sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelants, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui

enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe, baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond; et soudain ses Colombes, d'un vol précipité, redescendent. La Déesse éperdue, court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jète sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruissèle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus. Ses yeux brillants s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain, sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse, de sa bouche de feu, cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine: son cher

Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit. La Déesse frissonne, recule, et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas!......

En respirant la vie et le dernier soupir
du mortel chéri qui nous aime,
qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
et de se survivre soi-même!

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle ne pouvait partager avec son Amant, cherche du moins à ranimer de lui quelqu'étincelle. Elle recueillit le sang qui coulait encore de sa blessure, et, du reste de sa tiédeur, fit éclore l'Anémone.

Emblême de la vie, aimable et tendre fleur,
qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
et passant de nos prés sur l'infernale rive,
nous présente, en un jour, l'image fugitive
de la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever, dans cet endroit même, un Temple à son cher Adonis. Là se renouvelait tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitants de la Syrie et ceux de la Grèce adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvraient de vêtements lugubres, s'arrachaient les cheveux, et se frappaient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébraient avec allégresse sa résurrection et son apothéose; ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyait toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
comme d'habit et de couleur,
et retournant leur physionomie,
pleurer de joie ou de douleur,
suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la Fable; j'y reviens : Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En

volant au secours d'Adonis, elle n'avait senti ni les rochers ni les ronces qui l'avaient déchirée. Les rosiers épineux étaient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avaient été blanches, conservèrent, depuis cet événement, la couleur du sang de Vénus.

Aussi, moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
qui jamais n'eus d'autre ressource,
que de vous présenter quelquefois cette fleur,
je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
voir le sang de Vénus retourner à sa source.

LETTRE XXXV.

Vous savez, Émilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme, en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette Reine, qui s'ennuyait beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et, ce qui la charmait encore plus, c'est que la Déesse ne pouvait suivre son Amant dans l'Élysée. Proserpine se flattait donc de posséder seule l'Ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paraît sans doute imaginaire :
qu'est-ce qu'une Ombre pour un cœur ?
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
court après l'Ombre du bonheur.

Vénus, qui pleurait encore son cher

Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule des Dieux, se jète aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes; et, ne dissimulant plus rien: « Oui, mon père, s'écrie-» t-elle, oui, j'aimais Adonis. Je l'ai-» mais, je l'ai perdu! J'ai perdu la jeu-» nesse, les charmes, la tendresse de » mon Amant. Son ame encore me res-» tait fidèle, et Proserpine prétend me » la ravir. La cruelle veut m'enlever » jusqu'à l'Ombre de ce que j'aimais. O » Jupiter! venge-moi. Rends-moi mon » Adonis. Qu'il vive, pour que Proser-» pine ne triomphe pas de ta fille, et que » l'immortalité ne me soit plus insup-» portable. »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider

une querelle dont le motif compromettait les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portait un bandeau sur ses yeux. D'une main elle tenait un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la Vérité.

Son temple était ouvert. Pour avoir audience
on ne parcourait point le Dédale éternel,
tracé par la Chicane et la Jurisprudence;
l'encre ne coulait pas encor sur son autel,
et l'or ne faisait point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passerait six mois sur la terre, et six mois dans l'Élysée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restait à décider laquelle des deux jouirait la

première de la présence de son Amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, était en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes,
puis, qu'il essuyât quelques larmes,
puis enfin, qu'il la consolât.
Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
l'innocent reconnut près d'elle
que les absents ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissait la nuit, il se plaignait à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétait au lever d'Apollon. Ce Dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappelait des temps plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché

derrière un nuage, il épia les Amants, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé, fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
mais je sais bien qu'en éclatant,
un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo,
le sage se résigne, il cède à son étoile,
et sait, le front couvert d'un voile,
jouer son rôle incognito.

Mars furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paraît que, sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car, tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux Amants le lever de Phébus;
et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des Dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu à peu cette parure divine refusait d'environner son sein. Enfin, elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurais à vous dire de ce Dieu! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle serait l'utilité, quel serait le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignait m'entendre,
je vous parlerais de l'Amour;
mais que puis-je vous en apprendre?
je ne l'ai vu qu'à votre Cour.
Mieux que moi, dès long-temps, vous devez le connaître,
et sur ce chapitre, à son tour,
l'Écolière pourrait en remontrer au Maître.

FIN de la deuxième Partie.

TABLE

ALPHABETIQUE

DE LA SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de C. F. PATRIS, ci-dev. Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

TROISIEME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIERE ÉDITION.

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire,
Rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

IX — 1801.

A ÉMILIE.

Au Château de L. . . . .

Je vous écris, Emilie, dans ce cabinet tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
le Temple des vertus, des talents, de la gloire :
ah ! que j'y tombe à vos genoux,
il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon coeur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire;
là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
fut, par la Volupté, ménagé pour l'Amour.
La discrète Amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
le sentiment, la paix, la franche liberté,
président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? Rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux,
que le luxe à grands frais décore,
rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.
Il semble, dans ces vastes lieux,
que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
plus intimément on s'accueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux:
un geste, un mot, un rien, tout se recueille.

Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,
honteuse de paraître nue,
pour cacher sa rougeur cherche l'obscurité.
Là, la confidence ingénue
rapproche deux amis ; et si quelque soupir
à l'un des deux se laisse entendre,
sentez-vous avec quel plaisir
il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre !

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en ferait la douce expérience ! Ah ! si les Dieux m'avaient réservé ce bonheur, quel Temple, quel séjour enchanté vaudrait pour moi votre aimable asile ?

Là, je voudrais passer ma vie ;
là, je voudrais, un jour, mourir
les yeux fixés sur mon amie.

Là, le nom chéri d'Émilie
se mêlerait encore à mon dernier soupir.
Là, s'échappant de l'infernale rive,
au retour du printemps, mon ame fugitive
reviendrait soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
l'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde;
et, fidèle à son nid, revient, d'un autre Monde,
visiter le berceau de ses jeunes amours.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XXXVI.

Si l'on vous racontait, Emilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a

blessés, vous traiteriez, sans doute, ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutait que l'aveugle est de votre connaissance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité ferait place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assurait que, dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardents, alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappèleriez l'ami d'Emilie, et vous diriez: Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour, proscrivant le dieu de la tendresse,
vous me faites jurer de n'en parler jamais;
chaque jour, je vous le promets :
c'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il ferait un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au

N° 13



. . . . je veille
Si doucement quand il sommeille!

C. Monnet inv. & del. P. Audouin sc.

courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, faible encore, elle se traîna, avec ce doux fardeau, dans les forêts de l'île de Cypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvait cent fois le jour,
ce mélange d'inquiétudes,
d'ivresses, de sollicitudes,
inséparables de l'amour;
ses soins étaient plaisirs pour elle;
les soins de mère sont si doux!
Son fils jouait sur ses genoux,
ou bien pendait à sa mamelle.
Reposait-il? « Vents, taisez-vous;
» zéphyr, flattez-le, disait-elle;
» embaumez-le, rose nouvelle;
» sommeil, verse-lui les pavots
» que tu me destinais: je veille
» si doucement quand il sommeille!
» Comme il sourit! Que le repos
» donne de grace à l'innocence!
» Du vainqueur des rois, des héros,
» voilà donc la frêle espérance!
» Voilà celui dont la puissance,
» égale aux arrêts du Destin,

» donnera des lois à la terre,
» enchaînera le genre humain,
» les Dieux même ! Et je suis sa mère !....
» Mais ses traits semblent s'altérer ;
» il souffre ! S'il allait pleurer !....
» Non ! ses yeux s'ouvrent ; il soupire,
» et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractère en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence ; mais, aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avaient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légérement

dorés, blessaient les Amants heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portaient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappaient, et frappent encore les Amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable;

Mais, en se tenant à l'écart,
le sage, de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre;
car ils ne portent pas plus loin que le regard
d'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache par-tout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la Défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
où l'art aura représenté,
en raccourci, les traits de la beauté,
que l'œil du Sage innocemment s'arrête;
le trait part, le coup est porté;
l'illusion commence la défaite
qu'achève la réalité.

Souvent, dans un bois solitaire,
où le Sage respire en paix,
l'écho des prés et des forêts
lui redit les accents d'une jeune bergère.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
le trait s'insinue; et le Sage,
attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
court au devant de l'esclavage.

Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
étendu sur l'herbe fleurie,
du souvenir des fêtes du hameau,
il entretient sa tendre rêverie.
Le souvenir embellit tout.
« Qu'aux fêtes de Cérès Climène était jolie!
» Oh! que ses grands yeux bleus avaient de modestie!
» Que sa parure avait de noblesse et de goût!
» Ce temple de verdure est digne de Climène.
» Viens, Climène, en ces lieux reposer tes appas;
» viens baigner tes pieds délicats
» au crystal de cette fontaine;
» ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais;
» mes soins écarteront les regards indiscrets.
» Ah! ne crains pas les miens: je devine tes charmes;
» mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur..... »
Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
et le trait d'amour dans son cœur.

Vous le voyez; les traits de l'Amour se rencontrent par-tout: dans le monde,

dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres, même dans l'amitié, excepté dans les miennes, peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'ame, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique; et, dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connaissance des nerfs, je voudrais bien qu'un subtil Anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il serait démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu, tous les secrets de la coquetterie,
soupirs, larmes, coups-d'œils, sourires, trahisons;
  adieu fureurs, craintes, soupçons,
  noirs enfants de la Jalousie......
  Oui, mais adieu doux sentiments,

si précieux aux belles ames!
Adieu, soupirs, baisers de flammes,
ivresses, larmes et serments;
adieu le bonheur des amants!
Le repos de l'indifférence
pourrait-il compenser la perte du plaisir?
Non; aimer, jouir et souffrir,
de l'homme voilà l'existence.
Mais, en amour, sur-tout, par un secret lien,
tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance;
peines, plaisirs, tout se balance;
on souffre, on jouit; tout est bien.

Ainsi, laissons là le projet de notre découverte. Aussi bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjuguerait encore par les charmes de la persuasion. Aucun Dieu ne possède, comme lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'applanir les scrupules, et de donner aux faiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses arguments sont sans réplique. Je le crois volontiers.

Mais sur le chapitre des mœurs,
de sophisme je le soupçonne,

car de la sagesse il raisonne
comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ces raisonnements ne sont pas toujours justes, au moins doivent-ils être amusants, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de dévote, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très-mal; mais lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nud. L'on a beau lui en vouloir, ce dénuement excite la compassion; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre, quand on

se rappèle que sa nudité est aujourd'hui l'emblême de ce qu'il ſut dans l'âge d'or.

Comme il était sans voile, il était sans détours.
Dès qu'il aimait, il disait: Je vous aime;
et cet aveu n'était point un problême
qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.
Il n'étudiait point ses timides discours,
comme une certaine Emilie
qui prétend sauver sa pudeur
sous le voile douteux de l'amphybologie;
tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,
nous font, du secret de son cœur,
le secret de la comédie.

LETTRE XXXVII.

On se plaint, depuis long-temps, des traits de l'Amour ; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblême de l'inconstance, sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Emilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesterait que ce fut le jour même, ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,
l'innocence est toujours fidelle ;
il n'en eut point en grandissant,
l'enfance n'est jamais cruelle.

Dans l'âge où naissent les soupirs,
il ne voltigea point encore;
la constance est sœur des desirs
que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
que sa bouche obtint des belles,
les deux pointes de ses ailes
commencèrent à percer.
Nouveaux baisers; le plumage
en deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
il obtint bien davantage!....
Dès qu'il en fut venu là,
aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenait avec sa mère, dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner, en quelques minutes, plus de fleurs que Vénus n'en pourrait cueillir. Vénus accepta le défi; et Cupidon, voltigeant devant elle, allait gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,
il vit évanouir sa gloire.

L'Amour laisse souvent échapper la victoire,
quand il vole de fleur en fleur!

La nymphe Péristère, qui accompagnait Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la Nymphe en colombe;

Afin d'apprendre désormais
à nos modernes Péristères,
qu'avec l'Amour, Nymphe ne doit jamais
se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi, dans ses conquêtes, la marche incertaine de nos Héros à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, sur-tout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,
un faible enfant peut-il renverser la Raison
et triompher de la Sagesse?
On le dit fort; mais le fripon
n'est fort que de notre faiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,
et, pour son âge, a tant de complaisance,
que d'un regard il fait souvent
tomber la Vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le desir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les Anciens regardaient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

Car si la femme que j'aime
est la plus belle à mes yeux,
il est juste qu'Amour lui-même
soit pour moi le plus beau des Dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Emilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les Anciens ont conçue de deux Amours (1) opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir
aussitôt qu'elle vient d'éclore;

---

(1) Ils appelaient l'amour vertueux, Eros, et celui qui lui est opposé, Anteros. On le croit aussi fils de Mars et de Vénus.

c'est lui qui, jadis, fit vieillir
Titon dans les bras de l'Aurore.
L'autre inspire ce feu divin
que vous allumez dans mon sein,
cette flamme pure et sublime
que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
et vous en êtes la Vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systêmes que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf, d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, déesse de la pauvreté, qui devint mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin, il n'y a point de Financier parvenu sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'était ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'était accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'amour repose,
il eût repris son sceptre et sa divinité.
Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité
auraient prouvé sa royauté;
vos vertus, son apothéose.



LETTRE XXXVIII.

S'il existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,
il est aimable quand il rit.
On le rappèle quand il fuit,
on l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
qui soit de Paris à Cythère ;
c'est le plus aimable imposteur
qui soit né pour tromper la terre ;
il fait vingt serments aujourd'hui,
et demain il les désavoue :
on sait qu'il blesse quand il joue,
et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Emilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfant. Il était encore très-jeune lorsqu'il fit avec Hébé, sa compagne, le voyage de Paphos, où

Vénus avait un temple célèbre. Là, après avoir étudié les Arts et les Sciences,

Ce Dieu malin, qui sans cesse varie
ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,
conçut un jour la docte fantaisie
de professer, au milieu de Paphos,
les éléments de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
d'un marbre blanc la surface arrondie,
et d'un bleu tendre avec art dessina
sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, ET CÆTERA.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde,
dans ses projets grandement l'assista,
en se chargeant de la machine ronde :
aux écoliers que l'Amour enseignait,
en tous les sens Hébé la retournait,
pour leur montrer les quatre coins du Monde.

Mais la Déesse, à la fin, se lassant
de ce travail, Cupidon, pour bien faire,
avec adresse ayant coupé sa sphère
par l'Equateur, la fendit justement
en deux moitiés; par quoi les Antipodes,
mis de niveau, furent moins incommodes
à transporter. L'Amour, deçà, delà,
contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or, de l'Amour, la gentille écolière,
Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
du bout du doigt, les pôles de la terre,
chaque toucher fit éclore un bouton:
bouton naissant de rose printanière,
ne brille pas d'un plus beau coloris
que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la première;
l'Amour lui-même en parut enchanté;
la mode en vint: chaque divinité
modestement promenait à la ronde,
sous un tissu gonflé par le zéphyr,
les deux boutons prêts à s'épanouir,
qui couronnaient sa double Mappemonde.
chez les humains cette mode passa
rapidement; et l'adroite Nature
pour le beau sexe avec art imita
des déités la nouvelle parure,
comme elle avait, à quelque temps de là,
de Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
dans la saison du règne de Cypris,
sont dédaignés par l'austère vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
laisser tomber ces frêles ornements
qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse,
jouets légers de l'Amour et du Temps,
que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens, Emilie, que ce trait

d'invention, dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans l'Histoire de l'antiquité ; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siècles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous engage donc à le croire, d'autant que vous êtes, moins que personne, en état de le contester ;

Car, si vous osiez démentir
la vérité de ce système,
vous pourriez, je crois, nous fournir
double argument contre vous-même.

LETTRE XXXIX.

Vénus, depuis long-temps, cherchait l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Jupiter » a proscrit mon fils en naissant; vous » pouvez tout aujourd'hui ; obtenez sa » grace, et comptez sur sa reconnais- » sance.

» Il semera de fleurs votre heureux hyménée ;
» il abrégera la journée,
» alongera la nuit ; et l'on verra l'Amour
» faire un mariage à la Cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus,

qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle ;
» obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,
» à votre époux il doit lancer un trait
» qui le rendra huit jours fidèle. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portait sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connaissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils, avec raison, de les voir réunis. En effet,

Il est si naturel, ce me semble,
que l'Hymen, de l'Amour, attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid unis ensemble,
que résulte-t-il? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grace. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les Déesses furent blessées presque en même temps. Les propos, les regards s'animèrent; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce Dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venait enfin de se réconcilier avec elle, et paraissait, pour la première fois, au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avait pour les Déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeait. Vous devinez qu'il

fut interrogé, vous devinez aussi qu'il fallut répondre ;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi,
tel est l'Amour pour le silence,
que quand il interroge un muet de naissance,
il faut, ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes: Vous savez, Déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'Univers. Ma mère entrait dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps: jugez de quel éclat devait briller sa beauté! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent. Il paraît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour; mais enfin elle cède à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le Souverain

des Dieux. A ces mots, un regard le rappèle, et Sémélé devient mère.

J'ignore, ô Junon! qui put vous instruire de ce mystérieux larcin; mais la vengeance en fut terrible. Vous vîntes trouver ma mère sous les traits de Béroé, sa nourrice; et, lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence :

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses?
Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes?......
Le petit scélérat!.... Je gage que c'est lui!

Eh! qui donc? reprit ma mère en rougissant.

—Qui? cet adolescent, dont les yeux, le sourire,
les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.
Je ne veux rien savoir; mais si tu me dis tout,
je te promets de n'en rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, puisqu'il n'y a rien.

— Rien?... Regarde-moi donc?... Quels regards abattus!
Rien?... Mon enfant, j'ai là-dessus
une science trop certaine.
J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine,
et ta ceinture ne joint plus!

A ces mots, ma mère ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écriait:

Ne pleure pas, ma pauvre fille!
On est jeune, on est faible... Eh! ne sais-je pas bien
ce qu'il en coûte alors? Oh! le petit vaurien!
Si je connaissais sa famille!...
— Vous la respecteriez. — Vraiment, ce suborneur,
ce scélérat, ce fourbe insigne,
t'aura fait encor trop d'honneur.
Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
de Saturne! — Il est vrai. — Quoi! ce jeune inconnu?
— C'est Jupiter... — Et tu l'as cru?
Va, les Dieux gagnent trop à l'être,
pour dédaigner de le paraître.
Qui te l'a dit enfin? — Lui-même. — L'imposteur!
Abuser ainsi la candeur!
Un Jupiter sans barbe! — Hélas! reprit ma mère,
si ce n'est le Dieu du tonnerre,
c'est au moins le Dieu du bonheur.

Eh bien ! ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paraisse devant toi dans l'éclat de toute sa puissance. Cette proposition flatta la vanité de Sémélé ; elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta qu'il y allait pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si, par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
ce faible corps est dévoré ;
si je meurs, enfin, je mourrai
dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses desirs, parut dans un nuage de lumière, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens ; mais ses lèvres touchaient à peine les lèvres de son amant, que déjà la foudre l'avait consumée. Son ame, en gémissant, s'envola dans l'Elysée. Junon sourit ; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit

N°. 14



Elevez cet enfant à l'ombre du mystère.
Il était orphelin avant de voir le jour

C. Monnet inv. & del. P. Audouin sc.

parmi les cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux Nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant :

« Elevez cet enfant à l'ombre du mystère.
» Il était orphelin avant de voir le jour.
» Que son enfance vous soit chère ;
» et dans le sein de votre amour,
» puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère ! »

Je la retrouvai en effet près de ces fidèles nourrices, qui, en récompense de leurs soins, brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des HYADES.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il était toujours monté sur son âne, et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation.

Son caractère était la bonhomie.
Il buvait sec, mais il avait le vin
joyeux et tendre; il eût, le verre en main,
fait rire en chœur toute une Académie.
Auprès de lui, jamais le noir Chagrin
n'osa rider le front de la Folie.
Si la Bacchante, avec un ris malin,
dans un repas le barbouillait de lie,
il se prêtait à la plaisanterie,
et se vengeait par un tendre larcin
qu'il n'allait pas raconter à sa mie.
Nymphes, Bergers, Driades et Sylvains,
de ses chansons répétant les refrains,
l'environnaient de leur bruyante orgie,
et promenaient le meilleur des humains
sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des Héros, et de surpasser la gloire des plus illustres Conquérants. Mais les idées de conquêtes que Silène m'avait données, n'avaient rien de sanguinaire. Je voulais faire des heureux, et non pas des esclaves; et les peuples échappés à ma puissance devaient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrse en main,
ouvraient la marche. Au lieu de machines de guerre,
les Sylvains roulaient sur la terre
des milliers de tonneaux de vin.
La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,
remplaçaient parmi nous la Fureur et la Gloire;
et quand l'armée, au son du tambourin,
faisait halte, c'était pour boire.

J'étais monté sur un char traîné par deux tigres; un thyrse me servait de sceptre, et le pampre formait mon diadême. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde, qu'un fils de Jupiter s'avançait pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon approche; mais, revenus de leur première terreur, ils accoururent en foule au devant de leur nouveau Maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte.
Plantez ces jeunes ceps le long de ces côteaux;
dans ces riants vallons rassemblez vos troupeaux.
Voilà mes lois, voilà mon culte.
Je n'exerce point les horreurs
du dieu de Thrace et de Bellone.
Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.
A vos princes soumis je laisse la couronne;
mais à condition que de votre bonheur
ils me rendront un pur hommage.
Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
Allez; soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps, tous les peuples voisins subirent mes lois; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets, en leur disant :

« Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis;
» d'autres vainqueurs feront garder leurs diadêmes.
» Je n'ai conquis que des amis,
» et les cœurs se gardent eux-mêmes. »

Je revins alors triomphant, et traversai toutes

toutes ces belles contrées, où je rencontrais à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyais les moissons dorer les champs fertiles, les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les côteaux de fruits et de verdures; et comparant ces campagnes à celles où tant de Héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disais, avec une joie secrète :

Je n'ai point abreuvé ces plaines
du sang de mes nouveaux sujets ;
elles n'ont vu briller que le fer de Cérès ;
et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin, je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avais conquis. Mes vaisseaux étaient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçait autour des mâts et des cordages, et nous présentait ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimaient le nectar, et chantaient les plaisirs de la vendange. Les Nymphes d'Amphitrite,

attirées par leurs chants, environnaient nos vaisseaux; elles élevaient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, caressaient les trésors de ces Nymphes, et leurs douces haleines nous faisaient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous apperçûmes l'île de Naxos, comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses rochers nous parurent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent, semblaient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ses rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette île : je la trouvai déserte; mais je ne sais quel charme secret m'inspirait sa solitude. Une voix intérieure semblait me dire :

> Sur les traces de la victoire,
> qui t'a conduit jusqu'à ce jour,
> ton cœur n'a connu que la gloire;
> ici tu connaîtras l'Amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyais entendre l'écho soupirer. Plus j'avançais, plus ses accents devenaient tendres et plaintifs. Enfin j'arrivai près d'un rocher, au pied duquel la mer brisait ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouvert présentaient une grotte dont l'entrée était ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortait une voix touchante, qui prononçait ces tristes paroles :

Cruel, pourquoi m'avoir trahie ?
Je t'aimais de si bonne foi !
J'ai tout sacrifié pour toi,
et c'est toi qui me sacrifie !
Tu m'as condamnée à la mort !
Je te déplais, je suis coupable !....
Hélas ! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,
c'est toi qui causes ma douleur.
Mon teint reprendrait sa fraîcheur,
si ta main essuyait mes larmes.

Mais tu fuis, et j'attends la mort.
Je te déplais, je suis coupable!....
Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Du moins, à mon heure dernière,
s'il m'était permis de te voir!
Si je mourais avec l'espoir
que tu fermerais ma paupière!...
Mais je suis seule avec la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Adieu! ton amante abusée,
mais trop faible pour te haïr,
t'adresse son dernier soupir
avec sa dernière pensée.
Je vole au devant de la mort.
Je te déplais, je suis coupable!....
Hélas! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte et s'élance vers les flots; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avait abattue, l'effroi la

N.° 15.



Ah! si mon sort vous intéresse,
Par pitié, laissez-moi mourir.

Monnet del. *P. Audouin sculp.*

saisit; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle était intéressante; elle pleurait. En essuyant ses larmes, je sentais couler les miennes, et je m'enivrais d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des yeux languissants, et, me jetant un regard tendre et douloureux, elle me dit :

« Ah! si mon sort vous intéresse,
» si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,
» lorsque d'un cœur trop faible il trahit la tendresse,
» par pitié, laissez-moi mourir. »

Les accents de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitait contre celui de cette infortunée; et mes bras, en la soutenant, tremblaient sous ce doux fardeau......

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria :

« Le moment est critique! et je vois votre cœur,
» mon cher Bacchus, tomber en défaillance.
» Hébé, notre aimable vainqueur
» a besoin de votre assistance. »

A ces mots, Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois,
quand je suis prêt à vous confondre,
vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,
vous me versez ce joli vin d'Arbois
que vous trouvez si bon! (soit dit par parenthèse)
alors, abandonnant ma thèse,
je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.

LETTRE XL.

La jalousie est une étrange chose!
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
et veux me taire. — Allons, monsieur, parlez toujours,
dit-elle. — Mais enfin, madame,
mon récit vous déplaît. — En quoi? — Vous vous troublez,
vous pâlissez. — Eh bien! oui, tu me perces l'ame,
perfide! — Je me tais. — Non, ce n'est rien... Parlez.

Ce fut à peu près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus : Eh bien! que faisons-nous de notre aimable inconnue! Bacchus reprit ainsi :

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posait sur ma poitrine; et ses yeux, abattus de langueur, se levaient douloureusement vers les miens.

Après un long silence, je lui dis en soupirant :

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir :
essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie ;
et je consens à vous laisser mourir,
si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous ! répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante, d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une île déserte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortune, et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisirait l'instant où elle reposerait près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avait préparé pour le sauver, et l'abandonnerait dans ce désert, seule avec son désespoir ? — Le perfide, m'écriai-je, l'infortunée !..... — Eh bien ! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée ;

l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athènes et de Mégare, les lâches l'assassinèrent, pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte, chez les assassins de son fils, le ravage et la mort, et va former le siége de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avait bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce Dieu laissait quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avaient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchait, elles rendaient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenait plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siége même de la ville,

elle se rendait souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle apperçut, dans la plaine, le roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon père avait la sagesse des Dieux; il en avait aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomptable, à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendait d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus portait au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare, elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle, il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père

la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les Dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui habitait le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenait une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide.

Hélas! il ressemblait au cœur de l'infidèle,
dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageait comme elle;
on se perdait, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitait le Minotaure. Ce monstre, moitié homme moitié taureau, dévorait les infortunés que Minos enfermait dans le labyrinthe.

Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyaient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérais en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchait lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchaient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuraient plus; leurs larmes s'étaient épuisées dans les derniers embrassements de leurs mères. Après elles, marchaient les jeunes captifs, les mains chargées de fer et la tête abattue. Un seul osait lever les yeux, et son regard noble et fier paraissait défier la Fortune. Il semble que l'ame des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci, je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvais lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentiments, je reconnus,

dans cet infortuné, le jeune et illustre Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avait voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélops, dont il était issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il était vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

Je croyais qu'un héros disait la vérité,
qu'il ne s'abaissait point à tromper son amie;
et qu'Amour, Gloire et Loyauté
allaient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je

retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendaient tous au tombeau. Thésée seul semblait marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivais de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidait. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitait dans mes mains, et m'indiquait tous les mouvements de Thésée. Je le sentais combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout à coup le bruit cesse, et le fil reste immobile. Thésée était-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!..... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible; je crois entendre des cris dans le lointain..... si c'était une illusion!... J'espère, tremble, frissonne, palpite..... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore...... c'est

lui!.... J'entends, j'entends des cris..... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? Mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il désire? Non; le bruit approche.... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes:
on jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;
mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avait délivrées des fureurs du Minotaure, semblait me rendre hommage de leur reconnaissance. La tête énorme du monstre étendu à nos pieds, vomissait des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéraient encore avec terreur. En ce

moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressements, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendait. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette île fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentait une retraite digne de vrais amants.

Là, j'espérais couler mes jours.
J'y devais être épouse et mère ;
là, mon cœur fixé pour toujours,
devait partager ses amours
entre mes enfants et leur père.
Je me forgeais une chimère
de tendresse et de volupté.
Ah! d'une illusion si chère,
quand le charme nous est ôté,
que la vérité semble amère!

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étais endormie près de Thésée. En

En me livrant aux douceurs du sommeil,
j'espérais que l'amour, qui fermait ma paupière,
avec le Dieu de la lumière,
viendrait le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir ! Je m'éveille ; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux ; mes bras s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne..... Il avait disparu ! Je l'appèle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices, je demande mon époux à tout ce que je vois. Echo seul me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînais lentement vers le rivage, en répétant le nom de Thésée, quand tout-à-coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avais sauvé, le perfide !...... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs..... — Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

— Vous l'avez dit — Mais pour guérir son cœur,
le vôtre proposait un remède, Seigneur?
Sans doute la malade usa de ce régime?
— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres (1), depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas! il ne lui manquait que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien
que je lui fus fidèle. — Oh! cela va sans dire....
Aussi je ne vous en dis rien.
— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
— Mais l'amitié les suit. — De loin.
Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.
— Oui; mais le cœur ne vieillit point.

---

(1) La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les Dieux et les Déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurais été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Emilie, d'en faire avec vous l'épreuve :

Je crois que deux tendres amants,
après avoir cueilli des roses au printemps,
moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
comme un excellent fruit conservé de l'automne.

LETTRE XL BIS.

On vous a souvent prévenue, Emilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,
qu'au grand étonnement de la société,
un mari fidèle est cité
comme l'on citerait une femme discrète.

L'assertion paraît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

J'y connais quelques bonnes ames,
qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
dans Paris affichent encor
la sottise d'aimer leurs femmes;
et qui d'un chaste hymen respectant le saint nœu,
près d'une épouse tendre et sage,
trouvent l'amour dans leur ménage,
et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Emilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie:
cela fait les honneurs, cela sert de maintien
dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune et riche; c'est fort bien;
aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien
décent, souple, commode, aux époux convenable.
D'un autre sentiment si l'on était capable,
ce serait s'afficher; l'usage le défend.
L'Amour permet qu'on soit enfant;
l'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Emilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style, par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentait souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, il y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne, que pour cultiver lui-même

l'amitié de sa fille Erigone. Erigone avait quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu
dans une ignorance profonde,
n'ayant jamais connu le monde,
connaissait encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employait près d'elle tous les lieux communs de la galanterie. Erigone refusait ou de les écouter, ou de les entendre. Enfin le Dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté faible. Il s'apperçut qu'Erigone aimait beaucoup le raisin, et qu'elle allait chaque soir à la vigne de son père, pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivait Erigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendait à un jeune ceps.

Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerais mieux accepter un congé,
que d'employer un pareil stratagême;
il est triste d'être obligé
de cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendait Erigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble; sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs empoisonnée!...... A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme: Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Erigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna

sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivait. Icarius y avait invité les pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar coulait des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité, ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avaient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des

fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux Icariens. On les célébrait en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'Escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice, sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
sur une corde balancée,
avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
sur vos divins appas si ma vue est fixée,
si je suis dans les airs votre taille élancée,
et ce pied que Zéphyr vient de me décéler,
et ce voile qui va peut-être s'envoler !....
ah ! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
je ne pénètre point des charmes inconnus ;
j'élève vers le Ciel mes yeux et ma pensée,
pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il était suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'était connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux

que les poètes du temps lui avaient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter, qui la portait à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avaient avec elle en société : mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Erigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avaient jeté le corps de son père. Erigone, à cette vue, se pendit de désespoir; Méra mourut de douleur, et les Dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootés; Erigone, le signe de la Vierge; et Méra, celui de la Canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Erigone? Point du tout. Il choisit une autre route; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleurait encore.

Proserpine était un peu brune, mais elle rachetait ce défaut par mille agréments. Elle avait une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'était éclairé que d'un demi-jour; en sorte que si le cœur n'y ressentait point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissait aller peu à peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudraient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'était arrêté chez Proserpine pour un instant; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
un exemple fameux, que dans l'occasion
    nos époux se piquent de suivre:
    en galant homme il s'absenta.
    Vous voyez que, dès ce temps-là,
    les maris de Cour savaient vivre.

Bacchus, enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle; et, pour

calmer ses alarmes, il lui raconta, qu'en entrant chez Proserpine, il s'était endormi; qu'il attribuait cet assoupissement, soit à sa lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avait dormi trois ans, et s'était réveillé au milieu des Nymphes, qui l'avaient fait danser, et avaient voulu le retenir; mais qu'il s'était échappé, pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
patience, vertu, douceur, tendre langage,
sont de grands points. Mais, selon moi,
tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'il vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
ont refroidi les amours
près du feu , dans son ménage,
en rappelant ses beaux jours ,
souvent un couple fidèle ,
malgré ses cheveux grisons ,
fait jaillir quelque étincelle
en rapprochant ses tisons.

Dans l'histoire mutuelle
qu'ils se font de leurs soupirs ,
chaque héritier leur rappèle
l'époque de leurs plaisirs.
Ainsi , votre ame attendrie
croira voir , dans vos enfants ,
vivre la chronologie
des jours de votre printemps.

LETTRE XLI.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avait échauffé le génie conquérant des Déesses ; et le banquet nuptial de Thétis et Pélée était devenu un champ de bataille, dont leur adresse et leurs charmes se disputaient le terrain. La victoire balançait sur-tout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout-à-coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : A LA PLUS BELLE.

Si la Discorde avait écrit :
A la plus sage, à la plus tendre,

à celle qui, sans y prétendre,
a le plus de sens et d'esprit;
à la plus chaste épouse, à la plus digne mère,
à l'amante la plus sincére,
on aurait partagé sans procès et sans bruit.
C'était A LA PLUS BELLE; Illion fut détruit (1).

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme, et demandèrent un juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Bergame,
» je connais un berger, beau, jeune, et sans détour;
» pour conserver la candeur de son ame,
» on l'éleva loin de la Cour
» et loin du commerce des femmes.
» Ce juge vous convient, mesdames:
» nul préjugé n'altérera
» son innocence et sa droiture;
» et l'arrêt qu'il prononcera,
» sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur était le beau Pâris,

---

(1) On verra dans la suite que cette pomme, jetée par la Discorde, causa la ruine de Troye.

fils de Priam, roi d'Illion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchait d'un flambeau qui emflammait toute l'Asie. L'Oracle consulté répondit que la reine mettrait au jour un fils qui embrâserait son empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils en naissant. Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'était pas mère encore ;

Car, dès le moment qu'il respire,
dès qu'elle vient de l'embrasser,
quelle mère peut balancer
entre l'amour d'un fils et celui d'un empire?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la Nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise :

Qui

N°. 16.



Entre les bras de l'innocence,
En souriant, il attendait la mort.

Monnet del. P. Audouin sc.

Qui mieux que moi sait, Emilie,
combien votre regard fut toujours éloquent ?
Cependant, mon aimable amie,
vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
près du berceau de votre enfant,
lorsqu'au plus léger accident
vous tremblerez de voir ravir à la lumière
ce tendre fruit de vos amours naissants,
et verserez ces pleurs intéressants
qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grace du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux! faible, seul, sans secours, sans défense,
proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
entre les bras de l'innocence,
en souriant il attendait la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornements dont il

était couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimait d'une amitié tendre, le félicitait souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourments de la fortune et de la grandeur, avait confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenait sur ses genoux, et, le pressant dans ses bras tremblants, il lui disait :

Mon fils, vous entrez dans la vie
par un chemin semé de fleurs ;
vous n'avez pas encor versé de pleurs.
Personne à vos plaisirs ne porte encore envie ;
vous n'éprouvez point les ardeurs
de cette aimable frénésie
qui tyrannise tant de cœurs ;
vous n'aspirez point aux honneurs ;
vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
Mon fils, vous entrez dans la vie
par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.

Mon fils, je vois venir le jour
où ce cruel enfant, par un tendre langage,
va vous attirer à sa cour.
Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,
et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
Fuyez alors, fuyez; voilà le vrai courage.
Oiseau faible et timide, évitez ce vautour,
sinon vous périrez victime de sa rage.
Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.

Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
portez la paix de l'innocence,
puissiez-vous n'être ambitieux
que du bonheur dont jouit votre enfance!
Soyez pauvre, mais vertueux;
ne vous enchaînez point au char de l'Opulence;
n'allez pas habiter ces palais somptueux;
gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
d'un protecteur enflé de sa puissance.
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
où l'intrigue marche en silence.
Les remords sont la récompense
des attentats les plus heureux.
Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
portez la paix de l'innocence,
puissiez-vous n'être ambitieux
que du bonheur dont jouit votre enfance!

Quand le temps aura sillonné
ce front paré des fleurs de la jeunesse,

votre cœur se verra bientôt environné
par les Ennuis, enfants de la Tristesse.
Vers son déclin, quand il s'abaisse,
l'homme aux douleurs est condamné.
Faible au berceau, faible dans la vieillesse,
il meurt, mon fils, comme il est né.
Faites-vous des amis, secourez la détresse
de l'homme vertueux, du sort abandonné;
attachez-vous, par la tendresse,
l'enfant qu'à votre amour le ciel aura donné.
Ces appuis soutiendront un jour votre faiblesse,
et vous feront goûter un reste d'allégresse,
quand le temps aura sillonné
ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et le plus beau des pasteurs. La Nature le dédommageait de l'empire dont l'avait privé la Fortune.

Il régnait sur les prés, sur les fleurs des campagnes,
sur les moissons, sur les troupeaux,
et sur les cœurs des nymphes des montagnes,
dont sa lyre faisait soupirer les échos.
C'est là qu'il vit la tendre Œnone
brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;
c'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour,
elle vint partager et son lit et son trône;
car le gazon était trône et lit tour à tour.

Enfin Pâris vivait heureux ; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisait célébrer à Troye, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connaissait pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. Œnone s'en apperçut la première.

La grandeur, l'étiquète, et la froide inconstance,
de son lit nuptial exilèrent l'Amour;
la pauvre Œnone apprit, par son expérience,
ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachaient, ou se le passaient tour

à tour. Ainsi, sans repos et sans jouissance, Pâris était emporté par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenait vers sa fidèle Œnone. Il rendait, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disait, avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur ;
» la nature a paré son ame
» de mille vertus. En honneur,
» c'est un trésor ;... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste, pour juger le différend des trois Déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;
et Pâris n'est pas, je vous jure,
le dernier juge que Mercure
ait placé sur le Tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
le beau Pâris prononcera,
je vous offre la main jusques au mont Ida.
En attendant, gardez la pomme.

LETTRE XLII.

La Nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière; l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses; mais la Coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la Nature et même de la Divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux? Je ne vous le dirai pas, Emilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des Dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivait; le reste, on l'ignore.

Enfin le jour paraît, et l'instant fatal

approche. Les Déesses, guidées par la Jalousie et la Curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Pâris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadême, tout annonce la Reine des Immortelles; et le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.
Vous en devinez la raison :
l'un glace l'autre; et dès que l'Amour tremble,
c'en est fait, il meurt de frisson.

Le juge frissonnait encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnait la Déesse.

Elle attirait les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempérait l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire était à elle; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Emilie, à la place de Pâris, j'aurais fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la Sagesse
nuise au pouvoir de la Beauté;
vous m'avez trop appris que la sévérité
ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,
exerce un plus puissant empire
que la plus austère rigueur.

Je ne dis pas que la Pudeur
n'embellisse la Beauté même;
mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,

sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
pour le cœur de l'objet qu'on aime.

Enfin, je ne dis pas que les mots mesurés,
les dédains, les froideurs, les aveux différés,
désolent sans raison le cœur d'un galant homme :
j'approuve tout cela ; mais vous observerez
que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avait presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottaient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine était à moitié détachée. Ses yeux mouraient de langueur, ses lèvres brûlaient de volupté. La cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avait veillé. Mais les Déesses même convinrent que ce n'était pas pour sa toilette. Elles avaient raison.

Cypris quittait Bacchus. A l'ombre du mystère,
ce Dieu s'était, dit-on, permis un doux larcin ;
trois fois Vénus se trouvait mère ;
les Graces naissaient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'Olympe assemblé, tout disparaît à ses yeux; il ne voit que Vénus; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme.... Elle était aux pieds de la Déesse, et l'Olympe applaudissait.

Je conçois que la gravité
d'un juge de vingt ans, en ce moment succombe;
la pomme, devant la Beauté,
ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Emilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connais point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent, qu'avant le jugement de Pâris, les trois Déesses tentèrent leur juge tour à tour. Junon lui promit la grandeur; Minerve, la sagesse; et Vénus, la plus belle femme de l'Univers. Vénus lui

N.° 17



Junon, Minerve, tout disparait à ses yeux ;
Il ne voit que Vénus.

C. Monnet del. P. Audouin sculp.

tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélène, épouse de Ménélas; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent, pendant dix ans, la ville de Troye; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Emilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pâris, je tenais aujourd'hui la pomme, pour accorder Junon, Minerve et Vénus, c'est à vous que je la donnerais. Ainsi,

En couronnant chez vous les graces naturelles,
et la sagesse, et même la fierté,
je saurais partager, avec égalité,
la pomme entre les Immortelles.

LETTRE XLIII.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une allégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'Univers, et se réunirent dans son temple de Cythère. La Déesse y avait plusieurs autels, devant lesquels elle était représentée avec différents attributs. Ici, elle paraissait sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle était assise sur une conque marine, attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étaient retenus par sa mystérieuse ceinture,

couvrait la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'était que belle; voilée, elle était divine. Elle tenait un faisceau des traits (1) redoutables dont elle emplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée de ces traits, elle triomphait de Jupiter armé de la foudre, et le forçait de lui rendre hommage.

> Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
> aux autels de Vénus apportait son offrande.
> Le plus grand Potentat, quand la Beauté commande,
> est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyait couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappelaient le culte honteux que les filles de Cypre rendaient à Vénus. Elles se prostituaient en son honneur sur le

---

(1) Théocrite.

rivage de la mer, et tiraient de ce commerce infame, des sommes considérables, et des bijoux dont elles se composaient une dot, avec laquelle elles se mariaient. On assure qu'elles devenaient alors honnêtes femmes, et que chez nous on en voit encore quelques exemples. Ainsi soit-il !

On voyait aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la Beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux,
trop heureux l'Amant qui sommeille,
s'il ne devait jamais rouvrir les yeux!
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse était encore représentée sous la figure d'une Vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,

sa

sa beauté dans sa maison,
sa vertu dans sa coquille.

Enfin, Vénus paraissait sur un char d'ivoire, traîné par des cygnes. Sa taille était majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour était à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les aîles déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidait à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs ames réunies vers le séjour de la Divinité. Mais ce culte particulier, qui, dès-lors, était moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné.

Puisque de la Vénus modeste
on a même oublié le nom,
comment se rappèlerait-on
qu'il est une Vénus céleste?

On voyait auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeait sur son front, la Timidité tempérait le feu de ses regards, le Sourire animait ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyait entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les Rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprènent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves Auteurs
qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,
sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs;
écoutez ses discours doux, simples et flatteurs;
vous y trouverez mieux que chez les Orateurs,
les éléments de l'Eloquence.

Vénus était encore accompagnée des trois Graces qui se tenaient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;
chaque Grace à ses sœurs semble être nécessaire.
Il faut les réunir pour plaire;
qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les Prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancèrent vers le sanctuaire; elles portaient du lait et du miel qu'elles allaient offrir à la Déesse. La grande Prêtresse se prosterna la première aux pieds de Vénus CÉLESTE, et lui présenta deux colombes, en lui adressant cette prière :

Vénus, de ces oiseaux fidèles
reçois l'offrande, et que chez nous
les amants, même les époux,
les prènent enfin pour modèles.

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus POPULAIRE. On immola une chèvre (1) blanche, et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel, où l'on entretenait un feu de genièvre et d'achante. Les Sacrificateurs présentèrent aussi un porc sau-

(1) Lucien.

vage (1); mais il n'entra point dans le sanctuaire, de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du Temple; et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire, offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de Vénus NUPTIALE, qui, d'une main, tenait le globe du monde qu'elle régénère, et portait entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée (2). Elles étaient couronnées de roses, dont l'in-

---

(1) Strabon rapporte (liv. 9) que Vénus recevait quelquefois des sacrifices de porcs, pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des Auteurs, pour éviter la sécheresse des citations.

(2) On l'appèlait MIGNONITIS, c'est-à-dire CONJUGALIS, conjugale. Ce mot dérive du verbe grec Μίγνυμι, CONJUNGERE, joindre, unir. PAUSAN.

carnat ou la blancheur peignaient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs desirs. L'or et l'ébène de leurs longs cheveux flottaient sur leur cou d'albâtre, et pendaient jusqu'à terre. Les Vierges désiraient des époux; les épouses des enfants. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrèrent leur chevelure. Aussitôt la Prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la Déesse.

Ce sacrifice, qui plaisait à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice, long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous, Emilie,

Heureusement vous cherchez peu la gloire,
et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,
lorsque vous voulez bien gagner une victoire :
mais si, pour obtenir un sort victorieux,

vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,
aux autels de Cypris suspendre vos cheveux,
que Zéphyr gémirait d'un si beau sacrifice!

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du Temple. A cette nouvelle,

Messieurs les Courtisans s'étant rassemblés tous
pour convenir de sa métamorphose,
se dirent quelque temps: Eh bien! qu'en ferons-nous?
car il fallait en faire quelque chose.
Enfin, sans trop savoir pourquoi,
à l'aide d'un certain Poète (1),
ils en firent un Astre. Moi,
j'en aurais fait une Comète.

Tel était le culte de Vénus. Elle punissait sévèrement les femmes qui manquaient envers elle de dévotion. Les Dames de Lemnos ayant quelque temps

---

(1) Callimaque composa un poème à ce sujet. Les Astronomes avaient, depuis peu, découvert une nouvelle étoile. Le Poète, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

interrompu ses fêtes, la Déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenèrent des prisonnières qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent, et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines. Craignant ensuite qu'un jour leurs enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Emilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
sacrifiez souvent à la mère d'Amour;
et permettez-moi quelque jour
de vous donner la main quand vous irez au Temple.

Cependant lorsque l'on éprouvait les fureurs de Vénus, il y avait autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avaient la

vertu d'appaiser les transports de l'amour, on avait recours aux ondes du fleuve Silemne ; à peine s'y était-on baigné, qu'on oubliait l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionière, avait la même propriété. On s'élançait du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on était guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avait donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'était rendu le plus beau des hommes.

Vous connaissez les Phaons de nos jours,
honte de notre sexe, idoles de nos femmes,
qui sont au désespoir de chagriner ces Dames,
mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel était l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas. Sapho en fit

la cruelle expérience ; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher :

Je vais boire l'onde glacée
qui doit effacer pour toujours
de mon cœur et de ma pensée
le souvenir de mes amours.

Enfin, je braverai les armes
du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes.....
Mais, hélas ! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus !.... Quoi ! sa vue
ne me fera plus tressaillir !
Je l'entendrai sans être émue
et sans frissonner de plaisir !

Quoi ! mon cœur ne pourra plus même
se figurer qu'il me sourit,
qu'il est là, qu'il me dit : je t'aime,
que je pleure, qu'il s'attendrit !

Je ne pourrai plus, sur la rive,
les jours entiers l'attendre en vain ;

le soir m'en retourner pensive,
et me dire : il viendra demain !

Adieu donc, espoir, rêverie,
illusions, dont la douceur
m'aidait à supporter la vie
et le veuvage de mon cœur.

Et toi, malgré les injustices
qu'à ce cœur tu fis essuyer,
perfide, de mes sacrifices,
le plus dur, c'est de t'oublier !

LETTRE XLIV.

Je vous ai crayonné légèrement, Emilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus était représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblêmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison; car le lynx n'a rien de particulier, que sa vue perçante. Or, un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le Dieu était couronné de pampre, et sa couronne était surmontée d'une paire de cornes;

Mais il doit être dépouillé
de cette éminente parure,

depuis qu'Hymen s'est affublé
de la moitié de sa coiffure.

On donnait des cornes à Bacchus, parce qu'il avait le premier accouplé les boeufs pour labourer la terre. On mettait auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avait fait quitter aux hommes la nourriture du gland, pour celle des fruits et du blé. On y plaçait aussi un ceps de vigne ou un figuier, dont il avait enseigné la culture. De la main droite il tenait un thyrse; c'était une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnait pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le Dieu des Buveurs était encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face était enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis.

D'une main il tenait une coupe ; de l'autre un thyrse environné de lierre. On mettait alors auprès de lui une pie : cet oiseau lui était consacré, parce qu'il était fort babillard ;

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,
(car ce procès n'est pas nouveau)
que les femmes avaient réclamé cet oiseau,
en accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais comme il fut prouvé que Bacchus faisait babiller les hommes aussi bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques Savants ont prétendu que Bacchus était hermaphrodite.

Les premiers Prêtres de Bacchus furent les Satyres ; ses premières Prêtresses furent les Naïades. Il faut avouer, Emilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère ;

Car souvent je vous verse à peine
quelques gouttes de ce doux jus

dont s'enivrait le bon Silène,
qu'aussitôt, par vos mains, la Nymphe de la Seine
change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
de son crystal étroit part, pétille et s'élance,
votre bouche sourit à sa vivacité;
et votre main, avec prudence,
de la Naïade alors lui sauve l'alliance,
pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades. Ces différents noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie, et l'emportement. Ces Prêtresses parcouraient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étaient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelants. Quel-

ques Auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurais pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;
la décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus était arrivée, on ornait son Temple de pampres et de lierres. Les Prêtres promenaient sa statue au milieu des vignes, et chantaient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivaient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressemblaient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtait ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposait le Dieu sur un autel, au pied duquel on immolait un bouc. Ce sacrifice plaisait à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes ceps et les

boutons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportaient en pompe la victime et le Dieu. Sur son passage les habitants de la campagne immolaient un porc (1) devant la porte de leurs maisons. De retour au Temple, les sacrificateurs brûlaient les entrailles de la victime; et du reste, ils préparaient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentaient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

Sous le voile des sacrifices,
la pudeur pouvait, sans rougir,
exprimer son premier desir
par le langage des prémices.

---

(1) Cette coutume était fort usitée chez les Athéniens.

Après

Après le festin, les Prêtres se rassemblaient au son du fifre et du tambourin, et sautaient, en cadence, sur des outres ou des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Emilie, que les danseurs manquaient souvent la mesure, et que les faux pas étaient fréquents. La chûte de chaque figurant excitait les huées et les battements de mains des spectateurs, et l'on décernait un prix au sauteur qui avait le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébrait les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébrait au mois d'Août; on suspendait alors aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avait lieu au mois de

Janvier, lorsque l'on apportait à Rome les vins d'Italie.

Enfin, la troisième et la plus solemnelle, arrivait au mois de Février : c'étaient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus était le même que ce Nemrod que l'Ecriture appèle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms, celle des personnages.

> Je connais beaucoup d'Emilies,
> comme vous jeunes et jolies :
> ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom ;
> mais sont-ce vos vertus ? Est-ce vous enfin ? Non.

Quelques autres, appuyés sur des

faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre Conquérants, Législateurs et Bienfaiteurs des peuples qu'ils avaient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne pèche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochements prouvent que si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère (1).

---

(1) Orphée appèle Bacchus MOSES, MOSEM, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches, mais leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnaît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disait :

« Je connais fille de vingt ans,
» admirable par ses talents,
» plus encor par sa modestie,
» négligeant ses jeunes attraits,
» ne cultivant que son génie, »,
à ces traits-là je me dirais :
Voyons s'il parle d'Emilie.

S'il ajoutait : « De mille amants,
» même en rejetant la tendresse,
» elle sait de leurs sentiments
» ménager la délicatesse,
» cela se fait si poliment,
» qu'on prendrait pour un compliment
» le congé qu'elle leur adresse.
» Qui l'aime, la suit forcément;
» qui la fuit, jamais ne l'oublie : »
je me dirais : Assurément
c'est, ou ce doit être Emilie.

S'il ajoutait : « Sur son chemin

» apperçoit-elle l'indigence?
» avec un air de négligence
» elle se détourne. Sa main
» joint la main vers elle tendue
» furtivement; et puis soudain,
» craignant qu'on ne l'ait apperçue,
» elle rougit de son bienfait,
» tremble que l'on ne le publie,
» et s'esquive!..... » A ce dernier trait,
je m'écrîrais : C'est Emilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Emilie, que je vous ai prédit la naissance des Graces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or, nous venons de passer le carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devrait leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
de ce que vos trois sœurs n'arrivent point encore :
consolez-vous, et tournez le feuillet;
sous vos yeux elles vont éclore.

LETTRE XLV.

Quoique les Auteurs aient varié sur l'origine des Graces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Graces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de graces sans décence; point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très-peu de détails sur ce qui concerne les Graces. Pour y suppléer, je vous envoie, Emilie, la relation du pélerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au Temple de ces trois Immortelles.

N.º 18



Point de graces sans décence,
Et point de décence sans voile.

C. Monnet del. P. Audouin Sc.

LE TEMPLE DES GRACES.

Le Temple des Graces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte,

Ce Temple est le Palais des Fées.
Que la Beauté paraisse ; aussitôt vers les Cieux
l'édifice s'élève et présente à nos yeux
un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Eloignez-vous; le charme fuit,
et le Temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchais ce Temple fugitif qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il était, depuis huit jours, à ***. J'entrepris à l'instant ce pélerinage. A chaque pas, je rencontrais sur la route une multitude de Pélerins qui tournaient le dos au Temple, auquel ils prétendaient arriver.

Au fond d'un carosse doré,
c'était une sempiternelle,

le visage verni, plâtré,
roulant sa mourante prunelle,
et de ses charmes dépéris,
pour gonfler la forme jumelle,
enfermant, avec leurs débris,
le Zéphyre sous la dentelle.

Plus loin suivait monsieur l'Abbé,
lisant dans Sapho son bréviaire,
le dos voûté, le teint plombé,
lorgnant par devant, par derrière;
complaisant, doux, mignard, poli,
persifflant, grasseyant, rempli
d'amour, d'ambre et de suffisance;
en un mot, ayant en tout point,
du jugement, de la science,
et du goût comme on n'en a point.

Dans une diligence anglaise
roulait milord Aliboron,
le dos, le ventre, l'esprit rond,
quittant son gros habit marron,
pour s'affubler à la française;
se plaignant du poumon, des nerfs,
avec la carrure d'Hercule;
pesant trois cents, mais par ses airs,
encor moins lourd que ridicule.

Enfin, c'était une foule d'originaux de toute espèce, des petits-maîtres, des

femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poètes, des danseurs et des philosophes. La plupart de ces derniers faisaient gaiement le voyage à pied; car ce n'était pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes sur-tout, arrivaient au Temple avec une toilette de cour, qui les faisait consigner à la porte.

Là était la foule. Les Esprits et les Beautés honoraires se nommaient, pour en imposer au peuple, et, d'un ton d'autorité, criaient à la sentinelle:

Sergent, dites au Caporal
de nous ouvrir un peu la presse;
je suis Marquise, moi Comtesse;
moi, je suis Fermier-Général.

Cependant les piétons arrivaient les premiers; je marchai derrière eux, et j'entrai d'abord en nommant Emilie.

Arrivé sous le vestibule, j'apperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultait les demi-dieux, favoris et ministres des Graces. Chacun d'eux avait sa statue au-dessus de son autel. C'étaient Racine, Lafontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un Conseiller, parfumé, brûlait de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disait:

J'ai du Jargon, de la finesse,
les Calembours brillent dans mes écrits;
j'ai su donner à la grave Thémis
un petit air de gentillesse.
Je mets les lois en madrigaux;
je suis l'oracle des toilettes;
de tous les ouvrages nouveaux
j'extrais l'esprit sur mes tablettes;
je viens de composer enfin
un livre avec mon secrétaire;
je l'ai fait, sur papier vélin,
imprimer en beau caractère
et relier en marroquin.
Aux trois Déesses, ce matin,
j'en viens offrir un exemplaire;
et je reste, comme un faquin,
à la porte du sanctuaire!

L'Oracle des Lois lui répondit :

Il faut que Thémis en impose,
et sourie avec dignité.
Sa grace est dans sa majesté;
et les trois sœurs n'ont jamais adopté
les Magistrats couleur de rose.

Au même instant une femme, ensévelie sous la gaze, arriva au pied d'un groupe qui représentait Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria, d'une voix tremblante :

J'ai su me faire de l'esprit
et me composer un visage.
Depuis trente ans et davantage,
j'en ai toujours quinze, en dépit
du Temps et de la Médisance;
je rajeunis chaque matin,
car j'ai découvert le chemin
qui ramène à l'adolescence.
— Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin
il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

Vingt fois par jour la force m'abandonne ;
je puis me vanter que personne
ne s'évanouit mieux que moi ;
je range, en expirant, l'Univers sous ma loi.
Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre,
un teint de lys, des yeux mourants, baignés de pleurs,
un pied digne des connaisseurs,
un bras d'ivoire... Enfin, à mes adorateurs,
je représente, en beau, la mort de Cléopâtre....

L'Oracle l'interrompit en lui disant :

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
produisent à Paris des effets admirables,
nous ne les logeons point. Le Temple des TROIS SŒURS
n'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réponse, alla se trouver mal sur les dégrés du Temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
la douleur a gravé les traces.
Depuis que j'ai perdu ce qui charmait les yeux,
puis-je me présenter dans le Temple des Graces ?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
tu conserves encor ton esprit et ton cœur.
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
quand tu plairas sans être belle.
A l'aimable Laideur le Dieu d'amour sourit,
pour la venger de la Nature.
Ta figure faisait oublier ton esprit;
et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du Temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au devant de cette porte était le célèbre Marcel (1), contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paraissait l'illustre la Bruyère, dont l'œil perçant découvrait les moindres

(1) Marcel était un maître de Graces, fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvait être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écriait avec enthousiasme : Que de choses dans un menuet !

défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écriait à tout moment :

Monsieur l'Abbé, l'on n'entre pas !
Vous avez l'air d'une poupée ;
vous, Colonel, du grand Pompée ;
et vous, Mondor, du roi Mydas.
Comte, pour courir en chenille,
vous avez pris, dès le matin,
la bigarrure d'Arlequin.
Vous, Duc, l'habit de Mascarille,
avec le gilet de Scapin.
Duchesse, de votre carmin,
avant d'entrer ici, de grace,
ôtez trois couches seulement,
et pour respirer un moment,
permettez que l'on vous délace.
Et vous, qui semblez trébucher
dans ces étuis, dont la structure
à vos pieds donne la torture,
Rose, apprenez que la Nature
nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs Pélerins échappaient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenaient leur passe-port. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissaient

un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutait les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste (1), fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétait, d'une voix sévère :

« Damis, vous avez le cœur sec ;
» vous ne connaissez point cet aimable délire
» qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire ;
» sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
» tient lieu d'esprit et de science ;
» allez à Sparte. Argan, je le vois bien
» à votre aimable suffisance,
» vous savez tout, sinon que vous ne savez rien ;
» allez l'apprendre. Et vous, Gernance,
» vous qui dédaignez la science,
» dans un Chapitre, ou bien dans un boudoir,
» allez professer l'ignorance.
» Cléon, vous raisonnez l'amour très-savamment ;
» et près de celle qui vous aime,
» vous calculez un sentiment,
» comme l'on résout un problème.
» Ne vous offensez pas d'un refus ; récemment
» nous avons refusé Barême.

---

(1) La Bruyère, dont on vient de parler.

» Philinthe, on vous trouve amusant
» dans tous vos récits, mais vous êtes
» comme trois femmes médisant,
» et menteur comme six gazettes.
» C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthé,
» vous dont on vante la beauté,
» frivole et stérile avantage;
» vous qui possédez en partage
» du babil sans raisonnement,
» de la raison sans agrément,
» un esprit de pédant sous un masque de femme,
» un cœur de glace, un corps sans ame;
» quelques épigrammes sans sel,
» un feu follet sans étincelles;
» fuyez ces lieux. Nos Immortelles
» ne reçoivent sur leur autel
» que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
» et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en vous voyant dans mon cœur, il fit grace à mon esprit, et le Temple me fut ouvert. Là, je rendis hommage aux Graces.

Des attraits de ces sœurs jumelles
je fus plus charmé que surpris;
mon cœur se trouvait là comme chez ses amis.

Avant

Avant de voyager chez elles,
j'avais appris chez vous la carte du pays.

Les trois Sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçaient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvrait heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisaient sentir sous les plis du voile. L'œil admirait les beautés visibles; le desir embellissait les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levaient jamais impunément. Elles souriaient, mais en rougissant; et qui les avait vues sourire n'en parlait plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix était douce et persuasive. Elles parlaient peu, mais elles parlaient au cœur. On les regardait, en espérant de les entendre; on les écoutait, en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtaient un charme mutuel; et, quoique femmes, elles exerçaient, peut-être avec moins

d'empire, l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Graces me parurent très-difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très-petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels; car ce que les Graces ont touché, ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur Temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
qui nous peignit avec candeur
les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur;
innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,
frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez! m'écriai-je, ô mortel adorable!
et je pleurai de joie en embrassant Gesner.

J'y reconnus cet orateur (1) que Rome
eût envié jadis au Sénat de Paris.

---

(1) Gesner, Buffon et Gerbier venaient de mourir au moment où cette lettre fut écrite.

Il me parut baigné des pleurs de ses amis;
car il était aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes; mais la première des Graces me dit en souriant :

Pourquoi cette douleur amère?
Gerbier chez vous n'est plus; mais il respire ici.
Dans nos bras il s'est endormi.
Qu'eût-il fait encor sur la terre?
Il était immortel; son sort était rempli.

En achevant ces mots, la Déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançait majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brillaient du feu de la jeunesse, et son front conservait l'empreinte des couronnes qu'il avait portées. O Déesse! m'écriai-je, quel est ce vénérable monarque? Quel était son empire?

— L'Univers. Tu vois Buffon.
Il suffit que je le nomme;
tout l'éloge d'un grand homme
est renfermé dans son nom.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,
à ce couronnement le Printemps assista,
et la Nature y présida ;
car la Nature est toujours chez les Graces.

Durant cette fête, je vis entrer dans le Temple une foule de jeunes nymphes qui arrivaient de la campagne. J'en remarquai très-peu de la ville ; mais j'avouerai que celles-ci l'emportaient sur les premières ; car elles étaient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirais, Aglaé me dit : « Tu » seras sans doute étonné d'apprendre » que ces beautés naïves, qui nous vi- » sitent tous les jours, ne savent pas » même qu'elles nous connaissent.

» La beauté qui vient de naître,
» tant qu'elle échappe au miroir,
» vient chez nous sans le savoir ;
» mais il lui suffit d'avoir

» le malheur de se connaître,
» pour fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces Nymphes, je vis arriver les vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de l'Hyménée. « Celles-
» ci, me dit la Déesse, sont bien moins
» nombreuses que les premières; car
» plus les femmes aujourd'hui arrivent
» à l'âge des Graces, plus elles s'éloi-
» gnent de leur culte : d'ailleurs, nous
» n'admettons ici que celles qui, à la
» modestie et aux agréments extérieurs,
» joignent une ame encore neuve, un
» cœur fait pour préférer l'estime et la
» tendresse conjugales, à l'encens des
» adorateurs, et un caractère capable
» de sacrifier à l'amour maternel, les
» modes, les Romans, les Abbés et
» l'Opéra.

» Aussi le Dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
» dans son Temple désert; mais bientôt il oublie
» sa solitude et ses malheurs,
» quand il possède une Emilie. »

Aglaé parlait encore, lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, ET CÆTERA, ET CÆTERA; leurs regards étaient nobles et tendres, leur démarche était posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressait. Ces yeux versaient souvent des larmes, cette bouche prononçait sans cesse les noms de fils et d'époux, ces lèvres étaient couvertes de chastes baisers, ce sein avait porté de doux fardeaux, que ces bras soutenaient encore. Ceux de leurs enfants qui pouvaient marcher, les accompagnaient, en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres Caresses, les douces Inquiétudes voltigeaient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille

naissante, on se sentait attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles semblaient réunir les graces des différents âges qui les environnaient. On les retrouvait dans chacun de leurs enfants. Ces diverses ressemblances multipliaient les sentiments qu'inspiraient les mères, et l'on éprouvait, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me » dit Aglaé, celles-ci sont les plus ten-» drement chéries; car nous trouvons » chez elles ce que nous cherchons » par-tout, l'utile joint à l'agréable.

» Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclore
» sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
» Auprès des lys la rose croît encore
» sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer, tandis que chacune faisait son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthièvre présentait ses enfants dans ses bras;
et, d'après ce touchant modèle,
Genlis, suivant à quelques pas,
crayonnait les vertus et les charmes d'Adèle.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules, en cheveux blancs. La sérénité, la candeur, régnaient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyait qu'elles avaient été belles; on jugeait qu'elles étaient aimables. Le regret de ce qu'elles avaient perdu, ajoutait au prix de ce qu'elles conservaient encore; et ce cœur, pénétré de respect, se plaisait à rappeler le passé, pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paraissaient surprises de les voir, à cet âge, dans le Temple des Graces, Euphrosine leur dit :

« Femme qui plaît à soixante ans,
» par son aimable caractère,

» possède bien mieux l'art de plaire
» qu'une belle dans son printemps.

» Les prestiges de la jeunesse
» cachent mille défauts au jour ;
» mais le charme fuit ; la vieillesse
» lève le bandeau de l'Amour.

» Alors la Raison qui s'éveille,
» cherche l'esprit. Si c'est en vain,
» la Beauté, dès le lendemain,
» pleure ses amants de la veille.

» Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,
» l'Amitié, tous les jours, ajoute à vos conquêtes,
» et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
» comme l'on vous aimait à l'âge qui n'est plus.

» On regrète le temps passé sans vous connaître.
» Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
» Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
» pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

» Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
» l'éclat de ses rayons n'en est point affaibli ;
» on est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire ;
» et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les Vierges saluèrent avec respect les aïeules, qui les embrassèrent

sans jalousie. Alors la Déesse se tournant vers moi : Tu le vois, me dit-elle,

Les Graces sont de tous les temps.
Adieu ; dis à ton Emilie
que dans un demi-siècle en ces lieux je l'attends.
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,
de l'esprit et du cœur évitez les détours ;
l'art est voisin de l'imposture.
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
mes bons amis, si vous savez toujours
vous en tenir à la Nature.

Fin de la troisième Partie.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DE LA TROISIÈME PARTIE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.